

sommaire du n° 145, novembre 2020

■ Billet de la rédaction	3
■ Journées nationales EPFCL, 5 et 6 décembre 2020 « Faire des enfants, ou pas »	
<i>Préludes</i>	
Radu Turcanu, La fabrique des enfants et leurs ateliers d'expression	6
Frédérique Decoin Vargas, Pro-création	9
Bruno Geneste, L'enfant anharmonique	12
Esther Morère Diderot, Un désir in-nommable ?	15
<i>Journée préparatoire</i>	
Jean-Yves Proèsamlé, « Je ne t'aime pas »	18
Christophe Charles, Faire des enfants, ou pas	22
Dominique Marin, Faire, signer	26
■ Entrée des artistes	
<i>Corpus Naturæ II</i>	
Sabrina Ambre Biller, Ève Cornet	31
■ Séminaires École	
« Actualité de la névrose »	
<i>La clinique borroméenne de la névrose</i>	
Marc Strauss, Anatomie borroméenne	35
<i>Plaque tournante et névrose</i>	
Jean-Pierre Drapier, « Pas d'panique » ou l'efficace de la phobie	40
Dominique Marin, L'a-normalité névrotique ou la parole confinée	47
■ Traitement du corps dans l'époque et dans la psychanalyse	
Anne Castelbou Branaa, D'une rencontre attendue à une rencontre annulée... quelques brefs échos	55
Marie-José Latour, Le statut respectable du corps	57
Aurélie Douirin, De la question de la présence réelle dans la psychanalyse avec les enfants	60
Sophie Rolland-Manas, Du vivant dans la passe... et après...	63
■ Brève	
David Bernard, <i>Lacan et la honte, De la honte à l'hontologie</i>	68

Directeur de la publication

Radu Turcanu

Responsable de la rédaction

Claire Duguet

Comité éditorial

Anne-France Chatiliez-Porge

Dominique-Alice Decelle

Éphémia Fatouros

Camilo Gomez

Sybille Guilhem

Laure Hermand-Schebat

Cristel Maisonnave

Patricia Martinez

Giselle Sanchez

Nathalie Tarbouriech

Jean-Luc Vallet

Lina Velez

Maquette

Jérôme Laffay et Céline Delatouche

Correction et mise en pages

Isabelle Calas

Billet de la rédaction

Cet éditorial de novembre vous annonce les Journées nationales de l'EPFCL-France des 5 et 6 décembre 2020 : « Faire des enfants, ou pas ». Nous avons le plaisir de vous y inviter, et nous avons mis tous nos efforts pour maintenir notre projet initial qui était que ces Journées soient suivies en grand nombre en France et à l'étranger, par nos collègues de langue espagnole et italienne. C'est ainsi qu'elles seront accessibles par visioconférence par Zoom en même temps qu'à la Maison de la Poésie à Paris, dans une salle de 120 personnes.

Le thème fait écho à notre actualité concernant l'ouverture de la procréation médicalement assistée aux femmes seules et aux couples de femmes, ainsi que la levée partielle de l'anonymat du tiers donneur. Cela touche donc à la question du droit, des nouvelles lois de bioéthique et aux avancées de la biologie et de la médecine. Ces Journées seront l'occasion de mettre à l'épreuve ce que la psychanalyse nous enseigne sur le désir d'enfant, sur le devenir d'un enfant à notre époque et ce qui se transmet dans les générations. Qu'est-ce que la fonction maternelle et la fonction paternelle ? Jusqu'où vont les changements actuels, quelles en sont les incidences et comment l'analyste s'accommode-t-il à la subjectivité de son époque ?

Ces Journées ont été préparées en amont par des préludes que vous pourrez lire dans ce numéro de novembre ainsi que dans celui de décembre.

Le prélude de Radu Turcanu évoque la façon dont il est possible, pour un enfant, dans un atelier d'expression, de suivre les traces de ce qui a fait don dans ses constellations familiales, au-delà du don de la science. Celui de Frédérique Decoin Vargas retrace le rapport de la femme à la sexualité et au désir d'enfant suivant les époques et cite deux références de Lacan au sujet de l'énigme de la paternité en relation avec l'insémination artificielle. Bruno Geneste met en rapport l'enfant « anharmonique » avec le malentendu entre les sexes. Esther Morère Diderot évoque la façon dont le désir « in-nommable » dans la PMA peut être décliné dans les coordonnées de la transmission inconsciente.

Il y a eu plusieurs activités préparatoires à ces Journées dans les différents pôles. Vous pourrez lire des interventions qui ont eu lieu lors de l'après-midi du 4 juillet 2020 du pôle Aix-Marseille-Corse avec les autres pôles du Sud-Est. C'est la question du « faire » un enfant qui est alors interrogée par Dominique Marin, qui souligne « combien on ne sait pas ce que l'on fait lorsqu'on fait un enfant ». Christophe Charles questionne la fonction paternelle ou maternelle à partir de l'enfant qu'on a été soi-même. Jean-Yves Proësamlé développe la question de la place de l'analyste dans une cure d'enfant face à la soumission au désir de l'Autre parental.

Vous retrouverez ensuite la rubrique « Corpus naturæ », avec la photographie de Sabrina Ambre Biller d'un modèle féminin comme support d'une matière de la nature, et le poème écrit par un jeune homme transmis par Ève Cornet.

Vous pourrez lire les interventions aux deux soirées du séminaire École « Actualité de la névrose ». L'une concerne la clinique borroméenne de la névrose, dans laquelle Marc Strauss développe en quoi les nœuds borroméens introduisent du nouveau dans la clinique. L'autre soirée a pour thème la plaque tournante de la phobie. Jean-Pierre Drapier articule l'inhibition et l'anxiété produite par l'omniprésence du signifiant Covid-19 avec ce que Lacan a développé du « tigre de papier » dans la phobie. Quant à Dominique Marin, il met en rapport le confinement des corps et de la parole désirante avec la névrose obsessionnelle, avec la question « que peut la psychanalyse ? ».

La dernière partie porte sur le traitement du corps dans l'époque et dans la psychanalyse, et est introduite par Anne Castelbou Braana, à propos des interventions prévues à Toulouse pour préparer le Rendez-vous international à Buenos Aires. Marie-José Latour développe, à partir du statut respectable des corps, la question de savoir comment faire avec le réel de notre destin de mortel face à l'engluement imaginaire de la pensée. Aurélie Douirin interroge la question de la confrontation des corps dans l'analyse avec les enfants, à partir des séances effectuées avec les moyens virtuels. Quant au témoignage de Sophie Rolland-Manas, il saisit les instants fugaces et les résonances de la rencontre des mots avec le corps.

Ce numéro se termine sur le commentaire, effectué par François Terral, du livre de David Bernard *Lacan et la honte*, de grandes précisions et portée clinique, qui situe, parmi beaucoup d'autres points, la honte comme affect éthique indice du réel.

Anita Izcovich

JOURNÉES NATIONALES EPFCL

5 et 6 décembre 2020

« Faire des enfants, ou pas »

Préludes

Journée préparatoire

Préludes

Radu Turcanu

La fabrique des enfants et leurs ateliers d'expression

Faire des enfants, ou pas, le titre de nos Journées nationales de cette année, renvoie, avec Freud et Lacan, à la rencontre entre fantasme, demande, désir et jouissance, dans leurs contorsions et leurs nouages improbables au niveau des inconscients et des corps. Une rencontre qui relève en effet d'une sorte de fabrique où les avatars en chair et en os du Père Noël et de Cendrillon, entre autres, se rangent soit du côté du « faire », soit du côté du « ou pas » : une fabrique de rêve, en somme.

À ce premier type de « faire », ne doit-on pas en ajouter un autre, plutôt fonction celui-là, précise Lacan ? S'y ajoutent donc l'« avoir » et l'« être ». Par exemple, « faire un enfant » est-il synonyme d'« avoir un enfant » ? Un homme qui avait librement *connu* un certain nombre de femmes et à qui j'avais demandé s'il avait des enfants, m'avait répondu : « Ça se pourrait que j'en aie conçu, mais je ne dirais pas que j'en ai. » Quant à « l'être », comme dans l'adage hamletien « être ou ne pas être... l'enfant (phallus, fèces, objet *a*) », la dialectique phallique, toujours avec ses approximations et ses ratages, apporte un éclaircissement nécessaire. D'objet réel, l'enfant se glisse dans l'enveloppe imaginaire et dans l'universel de l'Un, supporté par le miroir et par la parole incarnée de l'Autre du signifiant. L'enfant se fait un symptôme ; il se (le) tricote / tripote dans son coin à lui, atelier pratique dans la fabrique de rêve.

La fonction vient donc à la fois sublimer et implémenter le « faire » premier, pouvant même s'y détacher. Cela explique pourquoi le « ou pas » ne contredit pas forcément le « faire un enfant », d'où l'importance de la métaphore dite paternelle, dont une écriture tardive chez Lacan est à retrouver dans le nœud borroméen. Elle est le garant d'un ancrage phallique, tout approximatif qu'il soit, rendu opératoire à travers le discours de la (aujourd'hui elle aussi de plus en plus) dite mère.

La question est donc : pourquoi, au-delà de ce qu'on regarde de nos jours comme une option parmi d'autres, à savoir la reproduction du vivant humain, quelqu'un ferait-il un enfant ? Fait par vents et marées des corps et des sujets, comment l'enfant en question est-il poussé à devenir plus ou moins névrosé, psychotique, autiste... ?

Quand j'évoque « l'atelier », je m'inspire d'un vrai atelier d'expression où je reçois une petite fille de 3 ans, adoptée par un couple formé de deux hommes et qui a été rapidement diagnostiquée en France comme souffrant de troubles autistiques sévères. Deux ans plus tard, dans ce lieu essentiellement de parole, à partir de diverses activités proposées par les enfants qui sont en majorité de petits « névrosés », cette fillette semble retrouver une mémoire. Elle construit des formules verbales et ensuite des bouts de phrases et même de très brefs récits. *Speak, Memory*, comme l'écrit Vladimir Nabokov, drôle d'impulsion que je lui emprunte et à travers laquelle cette petite fille est censée revisiter quelque chose qui dans son cas se présentait plutôt comme un trou radical ou une page blanche.

Elle arrive à se décaler par moments de la terreur qu'elle peut manifester lorsqu'elle est confrontée au regard et à la présence corporelle de l'Autre. Elle reconnaît et commence à distinguer ses camarades d'atelier. Quelque chose d'une inscription qui n'a pas pu se faire, s'invente, signe chez elle d'un lien au *Logos* indiscutable, même si terriblement haché et raturé ; rejeté. Elle commence à se souvenir de ce qui n'a pas laissé de trace et, dans une amorce de désespoir et de jubilation, elle essaie de nous l'adresser.

Les deux hommes, que je rencontre régulièrement en entretien, ont cet enfant alors qu'ils ne l'ont « fait » (fabriqué) que selon leurs motions inconscientes. Les effets de l'atelier sur leur fille, discrets et fragiles, nécessitant une répétition constante, montrent par une voie de détour comment le psychanalyste est appelé à mettre la main à la pâte et comment c'est du cambouis « analysant » que se supporte littéralement le désir *impropre* de l'analyste.

Dans le dispositif de la cure analytique, différent il est vrai, on retrouve pourtant cette translation de la fabrique œdipienne des enfants vers leur atelier pratique d'expression. Quand le désir de l'analyste présente à l'analysant une page blanche qu'il s'agit pour ce dernier de salir avant de la déchirer, de la jeter à la poubelle. Ce côté « atelier » d'une cure analytique permet d'ailleurs d'allumer le signe *exit* quand une psychanalyse s'enfonce dans des purismes de toute sorte, sans avoir jamais confronté l'autre, tout autre, à sa page autistique.

La question du « faire un enfant, ou pas », vrai tourbillon désirant et de jouissance impliquant ou non les ébats des corps, a donc comme réponse première l'apparition d'un nouvel objet. Cet enfant-objet s'inscrit d'emblée dans une immaculée conception où s'écrira son devenir phallique. Pour nouer ces deux champs, il faut, en plus de la fabrique de la constellation familiale, un atelier. Par exemple la présence de l'analyste, pour qu'au nommé *enfant* vienne l'envie de s'exprimer à partir de ce qui dans son existence constitue la donne, le don et ce qui de leur collision fait artifice.

Préludes

Frédérique Decoin Vargas

Pro-création

En 1898, dans son texte « La sexualité dans l'étiologie des névroses », Freud écrit :

« Ce serait théoriquement un des plus grands triomphes de l'humanité, l'une des libérations les plus tangibles à l'égard des contraintes de la Nature à laquelle notre espèce est soumise, si l'on réussissait à élever cet acte responsable qu'est la procréation au rang d'une action volontaire et intentionnelle et à le dégager de son amalgame avec la satisfaction nécessaire d'un besoin naturel ¹. »

Si Freud attend d'un « médecin plein de discernement » qu'il comble cette « lacune dans notre technique médicale », c'est que ses théories mettent alors au cœur de l'étiologie des névroses, une sexualité « nuisible » au sujet, à savoir la masturbation ressentie comme honteuse, ainsi que l'abstinence. Or ces « modes nuisibles du commerce sexuel », qui empêchent l'instauration d'une « sexualité normale » et « puissante », surviennent notamment au cours des grossesses des femmes ou dans les tentatives de « restriction de la procréation », ces dispositions « malthusiennes qui deviennent nécessité un jour ou l'autre dans un mariage ».

Ainsi Freud écrit-il, encore, dix ans plus tard, dans « La morale sexuelle "civilisée" et la maladie nerveuse des temps modernes » :

« Après ces trois, quatre, cinq années, le mariage, en tant qu'il a promis la satisfaction des besoins sexuels échoue, car tous les moyens trouvés jusqu'à présent pour empêcher la conception gâtent la jouissance sexuelle, perturbent la sensibilité fine des deux partenaires ou agissent directement comme facteur de maladie ². »

C'est à l'aube des années 1960, avec l'invention de la pilule aux États-Unis, que l'acte de la procréation est élevé au rang de cette « action volontaire et intentionnelle » à laquelle Freud aspirait. La pilule donne ainsi le droit à une femme de ne pas tomber enceinte ; une décennie plus tard (en France), la dépénalisation de l'avortement donnera celui de ne pas accoucher.

« Un enfant, si je veux, quand je veux », dit-on alors.

Permettre que la sexualité n'ait pas uniquement une vocation procréative, c'est affirmer la légitimité des relations sexuelles en elles-mêmes, c'est bien connu, mais c'est aussi « rendre hommage à la grossesse, à sa valeur précieuse et intime pour les femmes, [...] tout faire pour qu'elles ne vivent pas leur propre enfant comme un intrus et un indésirable ³. »

Est-ce le « triomphe » que Freud appelait de ses vœux ?

Nous ne pouvons que faire le constat que, contrairement à ce qu'il supposait, la libération sexuelle engendrée par la séparation entre sexualité et procréation est loin d'avoir « guéri » les « estropiés de la sexualité » tels qu'il nommait les névrosés. Et pour cause ! Ils sont inguérissables de structure, comme Lacan le démontrera.

Mais ce qui advient avec cette « révolution », c'est une question essentielle que Freud n'avait pas élaborée et que Lacan va prendre en charge : la question du désir d'enfant.

Comme le dit Anita Izcovich dans son argument, « la question cruciale amenée par l'enseignement de Lacan est celle de la distinction entre soin, désir et fonction. Quelle différence faisons-nous entre la fonction maternelle et le désir de la mère ? Qu'en est-il du désir paternel alors que le père est une fonction ? [...] »

Si la question du désir maternel et paternel émerge sur le versant de la sexualité sans la procréation, c'est sur l'autre versant, irreprésentable pour Freud, de la procréation sans la sexualité, que la question de la « fonction » va s'imposer chez Lacan.

En effet, dans le séminaire *La Relation d'objet*, il fait référence au cas d'une femme qui, depuis la mort de son mari, a, tous les dix mois, au moyen d'une insémination artificielle *post mortem*, un enfant de lui. La conclusion à laquelle il arrive est qu'on a dû attendre ce « petit fait-divers » pour avoir « l'illustration la plus saisissante que nous puissions donner [...] de ce que j'appelle le x de la paternité ⁴ ».

Puis trois ans plus tard, dans « Subversion du sujet et dialectique du désir », il écrit : « Faudra-t-il que nous soyons rejoints par la pratique qui prendra peut-être en un temps force d'usage, d'inséminer artificiellement les femmes [...] avec le sperme d'un grand homme, pour tirer de nous sur la fonction paternelle un verdict ⁵ ? »

Cette « distinction entre soin, désir et fonction » éloigne indéniablement la procréation de la « reproduction ». Peut-être faut-il s'attarder ici à

l'étymologie du terme « procréation » : du verbe « procréer » issu du latin *procreare*, de *pro* (pour) et *creare* (créer) (Dictionnaire historique de la langue française d'Alain Rey).

-
1. [↑](#) Sigmund Freud, *La Première Théorie des névroses*, Paris, Puf, 2010, p. 172.
 2. [↑](#) Sigmund Freud, *La Vie sexuelle*, Paris, Puf, 1982, p. 37.
 3. [↑](#) Marcella Iacub et Patrice Maniglier, *Antimanuel d'éducation sexuelle*, Paris, éditions Bréal, 2005, p. 91.
 4. [↑](#) Jacques Lacan, Le Séminaire, Livre IV, *La Relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994, p. 372.
 5. [↑](#) Jacques Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 813.

Préludes

Bruno Geneste

L'enfant anharmonique

Le présent prélude prend pour appui la clinique d'une analysante divisée entre sa veine collapsologique et son désir d'enfant. Collapsologie ou lapsus ? Telle pourrait être, en somme, la question posée à l'orée du travail par cette femme. Employons ici le terme de lapsus pour faire dissoner ce courant de pensée qui étudie les risques d'effondrement civilisationnel corrélés à l'urgence climatique, et pour pointer ce qui, du travail de l'inconscient dans la cure, permet d'objecter à des thèses aliénantes ¹. Il y a donc l'étude de ce qui va s'effondrer d'un bloc, *logos* du collapse, un calcul et l'incertitude de son issue, et face à lui le lapsus qui, lui, est certain, parce qu'il fait « trou dans le calcul du dit », parce qu'il est défaut incontestable dans l'ordre établi de l'Autre ; vouloir vif de l'inconscient qui échappe à toute maîtrise, à tout savoir établi.

Tel est le *vel* de cette femme : ne pas risquer, en « collapsonaute », (de donner) la vie, et donc la perdre, ou, analysante, la risquer et la (faire) perdre, pas sans un gain de vivant. Il faudra peu de temps pour qu'une décision éthique en faveur de la vie se dégage. Le choix se posera, qui ne sera pas celui d'avoir un enfant, mais de *faire de* la vie. Se scande alors la décision d'« inscrire son désir de faire des enfants dans la particularité de son propre manque ² ». La science l'y aidera là où le partenaire, peut-être confusément averti des remous à venir, peut-être retardant l'acte pour éviter la confrontation avec le manque, regimbe à y engager le sexe.

Là, l'enfant « commis », débiteront les véritables questions, celles qui font le cœur de son humaine condition de femme : d'abord, celle du malentendu entre les sexes, que vient saturer la présence de l'enfant comme objet *a* et produit de la division anharmonique telle que Lacan la formalise dans son séminaire XIV, *La Logique du fantasme* ; aussi celle de son fantasme de fille de toujours sous la protection d'une figure immortelle de père, puis s'étant mise sous l'aile de l'actuel compère. Donnant la vie, c'est la mort qui reprend ses droits pour faire vaciller le fantasme qui ordonnait

sa vie, et qu'une prudente armature de discours – le *sine die* de l'effondrement – maintenait intouché.

Nouveau *laps* donc pour notre sujet, et l'occasion, comme nous le rappelait Anita Izcovich dans son argument pour nos journées, d'« élaborer l'enfant qu'il a été lui-même » et l'objet de son fantasme en deçà de ses étoffes, encore de « décliner ses fictions secrétées par l'impasse sexuelle », enfin de « serrer le réel de son désir dans ce qui de la femme et du rapport sexuel n'existe pas ».

Ajoutons la dimension de voisinage entre le « faire un enfant » et la tâche analysante, qui relève aussi d'un faire. Le faire analysant de l'association libre, soutenu par l'acte analytique, est ce qui, *in fine*, permet que se dégage l'objet petit *a*, la cause vide du désir. « Faire un enfant », aux niveaux relevés par notre analysante, convoquant l'ébranlement du fantasme et l'aporie sexuelle du non-rapport, en rejoint le rail. Il n'est pas ici question de faire un enfant comme parade au non-rapport, comme la religion catholique en a singularisé l'usage, mais bien de relever le réel que ce faire spécifique charrie à son bord. La question n'a d'ailleurs pas échappé à Lacan, qui consacre plusieurs leçons de son séminaire XIV³ à examiner la structure de l'acte sexuel et la situation de « l'aimable produit d'une copulation » en regard de ce qu'il nommera plus tard le non-rapport sexuel, et qu'il définit alors comme division anaharmonique.

C'est à ce point que peut nous amener la question de « faire des enfants, ou pas ». Suivons le tour que Lacan donne à la question. En premier lieu, il nous rappelle que l'acte sexuel se présente comme un signifiant qui répète la scène œdipienne, et qu'il est l'instauration de quelque chose qui est... sans retour. Lacan y fait jouer trois termes :

– d'abord, petit *a*, comme étant « l'aimable produit d'une copulation précédente qui a créé le sujet », sujet qui est là en train de reproduire l'acte sexuel ; ainsi donc, le sujet, fille ou garçon, entre dans le rapport sexuel comme enfant, autrement dit comme d'ores et déjà représentant le produit ;

– puis, terme d'importance pour notre propos, A. A, c'est la mère, dit Lacan, et la mère comme sujet, c'est « la pensée de l'Un du couple ». L'Un de l'unité du couple, c'est ce que l'Évangile selon saint Marc (10.6-8) ramasse en énonçant : « Dieu les fit mâle et femelle. À cause de cela l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et les deux ne seront qu'une seule chair » ;

– enfin, si « l'ombre de l'unité plane sur le couple », il y apparaît pourtant la marque d'un manque fondamental, – ϕ comme fonction de la castration.

La fille comme le garçon ont affaire à ce lieu maternel de l'unité (A), comme lui représentant ce à quoi il est confronté au moment de l'abord de la conjonction sexuelle. Pour le garçon, comme pour la fille, ce qu'il est comme produit, comme petit a , a à se confronter avec l'unité instaurée par l'idée de l'union de l'enfant à la mère, et c'est dans cette confrontation ($1 - a$) que surgit l'incommensurable qui va mettre en fonction cet élément tiers ($-\phi$), en tant qu'il fonctionne comme signe d'un manque. Autrement dit, Lacan définit les termes par lesquels la pensée du couple se mesure à ce qu'est le couple réel en tant que l'incommensurabilité le marque. Le non-rapport sexuel, c'est donc la mise en jeu de ces trois termes pour chaque parlêtre, laquelle mise en jeu trouve à se réactualiser dans la production d'un enfant, en tant qu'il se présente comme un résidu de la pensée du couple. Clinique à l'appui, Lacan indiquait le 3 février 1965 que « l'enfant est le seul objet a , authentique, réel [...] à ce titre, il contient le désirant ⁴ ». Et il ajoutait qu'ainsi placé en ce point aveugle de l'objet, il a prise sur l'adulte.

En cela, faire un enfant constitue une ouverture possible sur la mise en jeu du non-rapport sexuel, ce que la clinique de la vie amoureuse confirme à divers niveaux. Notons que le fantasme y supplée bien souvent promptement et que le phallus intercède avant même que l'ouvert vertigineux du non-rapport sexuel n'ait l'heur de produire ses effets sur le désir et la jouissance.

Lacan va jusqu'à imputer à cette structure par laquelle la satisfaction subjective est la plus déchirée, la plus anharmonique, le remarquable silence de la psychanalyse sur le *Birth Control*. Les temps changent, et avec eux les motifs de ce contrôle. Ce qui ne change pas, et sur quoi les psychanalystes après Lacan peuvent désormais dire quelque chose, c'est la structure que ce contrôle recouvre et l'enjeu inconscient qu'il y a à faire des mômes ou non.

1. ↑ Il va de soi qu'ici n'est opérée nulle critique des thèses développées, à bon droit alarmistes et dans le fil du malaise dans la civilisation. Il n'est ici question que de leur dimension de discours « préconscient » qui, comme le rappelait Lacan, court les rues pour distraire chacun(e) de son désir.

2. ↑ A. Izcovich, « Faire des enfants, ou pas », argument des Journées 2020 de l'EPFCL-France.

3. ↑ J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçons des 22 février et 1^{er} mars 1967.

4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, inédit, leçon du 3 février 1965.

Préludes

Esther Morère Diderot

Un désir in-nommable ?

À travers le titre « Faire des enfants, ou pas », on entend toute l'ambiguïté de sa portée. Tout d'abord le verbe faire implique l'action de produire, de réaliser des actes, en l'occurrence ici la conception d'un enfant, la fabrication, celle d'un faire, à tout prix ?

Ce faire peut nous renvoyer aux progrès de la science et à toutes les techniques en vogue depuis des décennies et qui ne cessent leur évolution (FIV, PMA...). Évoquant alors une possible objectalisation qui serait en cours, celle de l'enfant ? Une question alors plane autour de cette évolution : ferait-elle réduire ou écorcher le désir, celui d'enfant notamment, comme on peut parfois l'entendre même dans notre champ ? La suite de ce titre : la virgule suivie du « ou pas », introduit, et c'est bienheureux, une autre dimension, celle du désir inconscient pour chaque sujet : celle du désir inconscient du désir d'enfant (ou pas), question à traiter du côté de la psychanalyse pour ces journées. En ce sens, elle n'a pas à se prononcer en tant que superloi du désir, concernant ces nouvelles techniques en jeu, mais à éclairer les coordonnées inconscientes pour chaque sujet. Prenant en compte les signifiants, trésor des signifiants dans lequel le petit être sera accueilli (ou pas) par l'Autre, pour lui donner corps.

Le désir est ce qu'on n'attrape pas, ce qui reste toujours à questionner. Lacan ne nous rappelle-t-il pas qu'il ne peut être nommable... Par ailleurs, comme le souligne Aristote, le désir est ce qui nous meut. Comment l'attraper, ce « meut » ? Alors qu'il est injustifiable... in-nommable. Il y aurait une part consentie et assumée d'ignorance dans le désir d'enfant, dimension de subversion des valeurs établies. Lacan nous rappelle qu'au cœur du désir d'enfant se loge cette profération : « Qu'il ne soit comme pas un, qu'il soit ma malédiction sur le monde ¹ ! », probablement comme reste de l'obscur objet du désir, toujours clochant, pour lequel nous nous plions pourtant en quatre... Malédiction, l'angelot aux boucles blondes est bien

loin d'incarner un récit idyllique, comme nous pouvons l'entendre dans la clinique auprès des enfants et parents qui viennent s'adresser à un psychanalyste : l'enfant déborde, envahit, persécute, ne décolle pas, ou alors trop vite... Un idéal bien souvent escamoté, l'enfant questionne et bien souvent laisse parfois l'Autre parental. Dans la présentation de sa demande y est décliné ce en quoi est pris l'enfant, en ce qui concerne le désir du père, de la mère, et bien au-delà la transmission familiale, dont le jeu déborde les limites de la conscience.

L'enfant est pris aussi dans l'étoffe des mots, des signifiants, il est fait de cette étoffe, étoffe de *lalangue* et des mal-entendus ; la façon dont l'enfant va border le trou laissé par la perte ², « le trou où nous sommes tous en train de tourbillonner, simplement du fait d'habiter le langage » peut être recueilli du côté de l'analyste pour que s'en tisse un autre savoir du côté de l'enfant, des parents aussi. À savoir en quoi le symptôme qu'est l'enfant fait vérité pour le couple ? Comme le souligne Lacan ³, l'enfant se trouve en place de répondre à ce qu'il y a de symptomatique dans la structure familiale.

D'ailleurs, il est des petits mots qui accompagnent le nœud de cette vérité, en référence au sexué, ou lorsque le rapport sexuel est éludé : tour à tour ange ou démon, trésor ou poison. D'autres mots posent autrement la chose, posant les pieds sur terre avec son lot de responsabilité et de sueur : gosse, mioche, gamin... qu'il faut faire puis nourrir.

Parfois vampirique comme on l'entend lors de la clinique : sangsue, petit être ingrat et cupide, malveillant, qui vient vous dévorer. Ce n'est pas sans rappeler le titre du film *Cria cuervos* de Carlos Saura faisant référence à « Élève des corbeaux et ils te crèveront les yeux » ; « Ay mis hijos, me van a matar »...

Ah, n'oublions pas l'amour qui entre en scène aussi à travers le rejeton : mamour, chéri, mon trésor, oiseau de sucre ; et pour finir, le « bouchon », voire « petit bouchon », qui nous fait penser à cette réflexion laissée par Lacan dans sa petite note concernant la loi dans le désir que tient le père. Lorsqu'elle est manquante, cela peut laisser la mère sans médiation, entraîner alors une position qui laisse l'enfant ouvert à toutes les prises fantasmatiques maternelles.

Ces journées permettront d'aborder et décliner ce « faire des enfants », l'enfant aussi, sa place, sa fonction symbolique, réelle, imaginaire, à travers les affres d'un désir in-nommable et qui pourtant se meut. Faire un enfant,

ou pas, thème qui soulève les points concernant la filiation, la transmission, le roman familial, depuis l'aube des temps...

-
1. [↑](#) J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit, séance du 28 mars 1962.
 2. [↑](#) J. Lacan, *Lettres de l'EPF*, n° 15, Congrès de la Grande-Motte, 1^{er}-4 novembre 1973, p. 242.
 3. [↑](#) J. Lacan, « Note sur l'enfant », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 373.

Journée préparatoire

Jean-Yves Proësamlé

« Je ne t'aime pas * »

« Tout est parti d'une vérité particulière, d'un dévoilement qui a fait que la réalité n'est plus pour nous telle qu'elle était avant ¹ [...]. »

Cela suffit pour indiquer le changement auguré par l'introduction de « la chose freudienne » dans l'époque. La découverte freudienne nous apprend que la vérité parle d'un lieu méconnu. Elle parle d'où « ça souffre ». La psychanalyse ne peut que mettre la vérité en question puisqu'elle interroge celui ou celle qui se prête à l'expérience, sur ce qu'il dit quand il parle. Mais il ne s'agit pas de la vérité qui prend sa voie de la raison. Freud nous rapporte de son expérience avec ses patient(e)s qu'ils mentent à leur insu, parfois fermement convaincus de dire la vérité. La Vérité à s'y tromper puisque prise dans un discours. Vérité bien carapacée, qu'elle soit philosophique ou scientifique. Parfois, d'ailleurs, celle-là, il vaut mieux ne pas y toucher. Ce n'est pas avec tous que nous pouvons interroger la vérité.

Depuis qu'il y a de la psychanalyse dans l'air, les petites bévues peuvent faire l'effet d'un vacillement lorsque se pointe autre chose. Le temps d'un lapsus, quand le moi du discours se fissure, s'échappe une vérité autre, fugace, particulière, jusque-là voilée.

Alors, depuis Freud, nous pouvons entendre ces perles de vérité particulière, du style d'une femme se séparant de l'homme avec qui elle vivait depuis plusieurs années qui s'entend dire pendant la séance : « Je me quitte. »

Si avec Freud, précédé d'Aristote, il y a de la vérité particulière, nous pouvons nous poser cette question : qu'est-ce qui a changé, depuis Freud, d'un passage d'un « je t'aime » universel à un « je ne t'aime pas » qui ouvre au particulier ?

Il me semble que ce que Freud met au jour est un au-delà du « je t'aime » qui en passe par un « je te désire ». Désir qui s'acte, de l'acte sexuel, mais s'énonce-t-il, la condition de la vérité particulière n'étant pas l'amour, mais le désir ?

Ne pas tout oublier

Par la pratique qui nous rassemble, nous apprenons à ne pas négliger l'inconscient et le désir sexuel, jusqu'à quand ?

« Notre action ira-t-elle donc à refouler la vérité même qu'elle emporte en son exercice ² ? » Avertissement de Lacan à l'endroit de l'oubli faisant de l'analyste le détenteur de la mémoire du savoir insu de la psychanalyse ? Ou, plus encore, celui qui doit se prémunir de la fermeture qu'impose la radicalité du langage.

Ne pas oublier l'inconscient, cette impossibilité n'en revient-elle pas à ne pas oublier que ça jouit surmoi ?

Le sujet est entre deux, insaisissable pourfendeur, qui éprouve la vérité par la fomentation du mensonge, puisqu'il construit un symptôme pour en garder quelque chose, sentant bien qu'il en va de son désir. Nous indiquant ici que tout de la vérité ne peut se dire. D'où l'insistance des parents en quête de vérité envers l'enfant par cette injonction : dis la vérité ! Mais n'est-ce pas du fait qu'il ne puisse la dire qu'il apprend à mentir ?

L'infans, sur le fil de la rencontre avec l'opération du langage, d'où se dégage le réel, n'est-il pas plus proche de l'impossible à dire que ne le serait l'adulte ? Jusqu'à un certain point, un enfant ne dit-il pas toujours la vérité puisque la vérité, dit-on, sort de la bouche des enfants ? Ne dit-on pas, aussi, que pour ne pas être pris en faute, un enfant ferait pendre père et mère ? Malaise donc dans la vérité de la relation à l'autre parental. Relation à l'autre nouée par une certaine forme d'amour, qui recouvre le non-rapport sexuel, si, à suivre Lacan, nous acceptons que l'amour supplée à ce non-rapport.

« Je t'aime », indice du besoin derrière la demande. Parole souvent essentielle à l'apaisement de l'angoisse du parlêtre parce qu'il s'adresse non pas à un autre sujet mais à son objet. Un « je t'aime » qui ne suffit pas à rendre l'autre libre de se faire sujet à son tour. Il faut quelque chose de plus pour que l'enfant prenne ce « je t'aime » à son compte. D'avoir été aimé, certes, mais aussi d'avoir éprouvé qu'il n'est pas tout pour l'autre afin que puisse s'éveiller le droit de ne pas aimer.

« Je ne t'aime pas », voici l'adresse sérieuse et un peu coquine d'un enfant à sa mère. Parole qui fait barrage au rapport sexuel tout en faisant la demande d'un amour impossible. Que veut dire ce « je ne t'aime pas », qui, tout aussi bien, dit « je t'aime », auquel nous pouvons ajouter « trop » ? Ce « je ne t'aime pas » n'est-il pas l'énoncé qui ouvre la voie d'une vérité particulière indicatrice d'un en-trop de l'Autre ? Je l'ai entendu comme

un appel au manque : « Je ne t'aime pas » parce que je ne te manque pas suffisamment.

Après plusieurs séances, cela pourra s'énoncer sans en appeler à un rapprochement des corps, ce qui était le cas auparavant, auquel je donnais sa limite. La difficulté à se séparer était telle que les séances se seraient arrêtées si je n'avais pas consenti à recevoir l'enfant et la mère, ce qui me rendait spectateur d'un commerce singulier, réduit à un regard. Un « je ne t'aime pas » parce que tu en aimes un autre que moi, conduisant cette mère à faire une distinction entre l'amour qu'elle a pour son enfant et celui qu'elle a pour son compagnon actuel, un amour différent en tant qu'il autorise, ou pas, l'acte sexuel.

Donc, le « je ne t'aime pas » n'est-il pas la réponse salvatrice construite par cet enfant pour répondre à l'énigme du désir de l'Autre ?

L'introduction de la négation semble permettre le passage d'un « je t'aime » anéantissant à un « je ne t'aime pas » secourant ; un moyen pour ce petit sujet de se refuser à la vérité vorace du désir de l'Autre en y opposant une autre vérité qui introduit la possibilité du mensonge et d'un autre désir ouvrant une voie à la subjectivité ? Réponse de l'enfant au « tu sais bien que tu passeras toujours le premier », mensonge de la mère qui pêche dans un autre lac.

Question à l'analyste

D'un « faire des enfants, ou pas », ce qui m'est venu est une question à l'analyste : « recevoir des enfants, ou pas ? »

Dans ce titre, « Faire des enfants, ou pas », l'élimination de la négation nous renvoie directement à l'inconscient, qui, dit-on, « ne connaît pas la négation ».

Par là, ne sommes-nous pas conduits vers le « Y a de l'Un », à partir duquel le sujet fabriquera sa réponse particulière en ce qu'« il n'y a pas de rapport sexuel » ?

C'est au un par un que s'ordonne le monde depuis l'opération signifiante qu'innove le langage. Nous pourrions le tordre dans tous les sens, il n'y a pas de relation de sujet à sujet qui tienne, sinon pas d'amour pour suppléer à cette absence.

Alors, qu'avons-nous à entendre de ce qu'il se passe entre un parent et son enfant ? Comment ne pas se faire avoir par la relation imaginaire de l'intersubjectivité ? C'est une question que je me pose très régulièrement dans ma pratique avec des enfants. Par exemple, lorsque je m'interroge sur

la possibilité de recevoir un enfant avec son parent, ou pas. Plus j'avance, plus les choses s'éclaircissent en tant qu'il n'y a pas une façon de faire, pas de systématisme, mais des façons de faire, le plus souvent contingentes.

Dans cet exemple clinique, il s'agit que s'efface l'en-trop de l'amour, que s'en détache le trop de jouissance pour qu'émerge le désir du sujet, qu'il aperçoive le manque-à-être qu'il est pour l'Autre. C'est pour cela, je pense, que j'introduirai dans la conversation qu'« il y a d'autres femmes à aimer », ce que la mère soutiendra.

La fonction de l'analyste permet ici qu'un enfant puisse parler autrement, parce que c'est le lieu de la vérité particulière, suffisamment vide pour que cela puisse se faire et que ce qu'il dit ne reste pas tout oublié derrière ce qui se dit, en tant que c'est acté.

La fonction de l'analyste est un terme mal choisi. Je l'ai laissé, mais je n'y tiens plus. Ne devrais-je pas parler plutôt de place de l'analyste, place de semblant d'objet, qui permettrait de me déloger du tout logique qui renvoyait au tout signifiant ?

Lieu, fonction et place. Ce trio mériterait d'être mis au travail peut-être du côté du chemin parcouru d'une analyse.

Ainsi, faire « la chose », ou pas, nous pouvons retourner une dernière fois l'intitulé en ceci : faire une psychanalyse, ou pas.

Mots-clés : vérité particulière, amour, désir, acte sexuel, inconscient, la chose freudienne.

* ↑ Intervention à l'après-midi préparatoire aux Journées nationales de l'EPFCL, « Faire des enfants, ou pas », des 5 et 6 décembre 2020. Inter-pôles du Sud-Est organisé par le pôle Aix-Marseille-Corse, le 4 juillet 2020, par visioconférence.

1. ↑ J. Lacan, « La chose freudienne », dans *Écrits* 1, Paris, Le Seuil, 1999, p. 405.

2. ↑ *Ibid.*, p. 430.

Journée préparatoire

Christophe Charles

Faire des enfants, ou pas *

Je remarque que le titre de nos Journées nationales des 5 et 6 décembre 2020 à Paris de notre école, l'EPFCL, « Faire des enfants, ou pas », ne comporte pas de point d'interrogation.

La question, de faire un enfant ou pas, se pose parfois de façon pressante, voire angoissante, à l'occasion d'une rencontre amoureuse, ou bien lorsque le temps sonne le glas du biologique... Dois-je faire, puis-je faire un enfant, avec quel partenaire ? Pas de point d'interrogation dans ce titre donc, mais une virgule : « Faire des enfants », *virgule*, « ou pas », qui permet une dialectisation, indice alors pour un sujet d'une division dans laquelle il peut se soutenir, ou pas.

La division dans notre champ est toujours intéressante, car elle est la marque d'un désir qu'elle sous-tend. Cette virgule permet d'entendre, au-delà du « vouloir avoir un enfant ou pas », le désir d'un sujet, de faire un enfant ou pas. Faire au sens de quelque chose qui se fabrique, qui se façonne, qui est bien au-delà de la simple problématique d'obtenir un enfant ou pas.

Faire un enfant, ce n'est bien sûr pas la même chose que d'avoir un enfant. Cette distinction permet de questionner ce qui est en jeu pour un sujet entre demande et désir d'enfant, mais aussi d'introduire un troisième terme qui est celui de la fonction (fonction père et fonction mère), que Lacan a beaucoup développée et qui peut, ou non, être opérante. C'est avec la fonction, lorsqu'elle opère, que se fait l'enfant qu'on a à partir du parent qu'on est. Comment se fabrique subjectivement un enfant et comment se fait-on à être une mère ou un père pour un enfant, c'est-à-dire à occuper la fonction ?

Si un enfant, on ne l'a pas, on le fait, et si un enfant se fait, au sens où il se fabrique, se subjective, l'enjeu est donc d'interroger les possibilités, ou pas, pour un sujet de s'inscrire dans sa filiation, à partir de ce qui a

présidé aux conditions inconscientes de son existence, de repérer dans l'histoire familiale les marques qu'il a reçues, ou pas, de ses parents, et ce qu'il peut en faire.

Désormais, dans nos sociétés occidentales, ne pas avoir d'enfant n'est plus un problème. Les moyens contraceptifs et l'avortement ont répondu aux revendications des femmes des années 1960, « un enfant quand je veux, si je veux ».

Tout autant, la capacité d'en avoir n'est plus vraiment un problème et les progrès de la médecine attestent d'une possibilité prochaine de fabriquer des bébés en contournant la problématique de la gestation et du coït fécondant. Si le premier bébé-éprouvette, né en 1982, a 38 ans aujourd'hui, se pose désormais la possibilité ou non avec la PMA et surtout la GPA de forcer le cours naturel des choses pour fabriquer les enfants, non seulement en dehors du schéma familial classique, mais surtout hors rapport sexuel fécondant. Pourra-t-on bientôt se passer du corps d'une femme et de son utérus pour la gestation ? Cela n'est pas inenvisageable.

Mais, il faut bien le constater, ce n'est pas tout de l'avoir, cet enfant, il faut encore pouvoir « qu'il se fasse », au sens subjectif de « se façonner » comme sujet, fils ou fille de... Et c'est bien cela qui intéresse le psychanalyste ! Le petit d'homme est confronté d'emblée aux désirs énigmatiques de ses parents.

La psychanalyse soutient qu'il n'y a pas de rapport sexuel, au sens de rapport qu'il y aurait entre les jouissances des partenaires, situant l'impossible au cœur de la problématique du désir. La science, avec sa technologie moderne, vise au contraire à contourner la question de l'impossible et prétend satisfaire la plupart des demandes d'avoir un enfant, sans se soucier du fait qu'il peut y avoir un au-delà à la demande, qui concerne un sujet et son désir.

Au-delà des progrès actuels pour faire un enfant et des questions que cela pose, qu'elles soient d'ordre médical, législatif, éthique ou religieux, il y a à interroger aussi ce qui est au fondement du désir d'enfant, où s'entend l'équivoque : désir d'avoir un enfant ou désir de l'enfant qu'on a été.

Nous le savons, le désir s'origine d'un manque qui est d'abord celui de l'Autre. Comment l'enfant peut-il se repérer et se subjectiver, à partir de ce qui a pu s'inscrire pour lui, ou non, d'un désir particularisé de ses parents qui l'inscrit dans la filiation ?

Qu'est-ce qui se transmet inconsciemment, au-delà du discours familial et des mots de l'Autre parental ? Comment se pétrit la pâte encore molle

du petit d'homme non encore constitué comme parlêtre et qui sera son point d'appui, son socle dans le meilleur des cas, pour s'autoriser à son tour ensuite à être parent ? Lacan donne une réponse : l'enfant se fait à partir d'un désir particularisé et non anonyme, qui imprime une marque sur lui.

Il ne s'agit pas d'un faire qui s'enseignerait et, on le sait, il n'y a aucun manuel pour acquérir la technique d'être un bon parent... On constate avec le père de Schreber les dégâts pour un enfant d'un parent qui voudrait se faire parent parfait... Vouloir bien faire n'est pas toujours faire... et le parent ne peut se réduire à être éducateur.

La psychanalyse, depuis ses débuts, interroge ce qui a présidé aux conditions de l'existence de cet être de chair qui vient au monde et les conditions de son humanisation dans son rapport à l'Autre. Comment cela se transmet-il ? Par quelles voies inconscientes l'enfant peut-il, ou pas, subjectiver le discours parental, au-delà de la vérité de ce qui se dit, pour constituer son savoir inconscient ? Cela interroge l'irréductible de la transmission, avec lequel chaque sujet doit trouver, ou non, sa vérité subjective.


Comment le réel du vivant, l'imaginaire du corps et le symbolique des mots peuvent-ils se nouer pour lui de façon symptomatique ? Comment ensuite ce qui le particularise dans son symptôme de jouissance qui fait nœud, peut-il se transmettre lorsqu'il deviendra à son tour père ou mère de l'enfant qui sera le sien ? D'où lui viendra-t-il ensuite un désir de devenir parent et, une fois parent, comment la fonction mère ou père pourra-t-elle être opérante, ou pas, pour son enfant ?

C'est avec cette question que ce jeune homme est venu voir un psychanalyste. Il s'agissait, de prime abord, d'interroger son choix amoureux, puisque sa compagne le pressait de se décider à s'engager dans la paternité. La question était donc « faire des enfants, ou pas, avec cette femme-là », avec sa crainte que « ce ne soit pas la bonne mère pour [ses] enfants ».

Mais rapidement, au-delà de ce point de difficulté pour lui, se profila une autre question, plus fondamentale encore, celle de pouvoir s'autoriser à devenir père, lui qui n'était qu'un fils, fils d'un père magnifique et admiré de tous, mort alors qu'il n'avait que 3 ans... auquel il n'avait accès que par un discours lénifiant où rien du désir de ce père-là pour lui ne pouvait s'entendre... Devenir père à son tour, c'était être confronté à la difficulté d'avoir à supporter et transmettre, symboliquement, les armoiries bien trop brillantes et encombrantes du père, derrière lesquelles il restait éternellement l'orphelin de ce père mort et adulé, sans pouvoir repérer l'indice d'un désir décidé de ce dernier.

Avant de pouvoir être père, il lui fallait interroger autant que faire se pouvait, non seulement le fils qu'il était pour ce père, mais aussi les conditions qui avait présidé à son existence, c'est-à-dire revisiter le discours familial afin d'y repérer, au-delà de la vérité de ce discours, la façon dont s'était manifesté, à partir des mots de l'Autre, un désir particularisé.

Pour lui, éternel orphelin, jamais fils désiré du père, « se faire » l'enfant du père magnifique, mais non particularisé, était du côté du « ou pas ».

*  Intervention à l'après-midi préparatoire aux Journées nationales de l'EPFCL, « Faire des enfants, ou pas », des 5 et 6 décembre 2020. Inter-pôles du Sud-Est organisé par le pôle Aix-Marseille-Corse, le 4 juillet 2020, par visioconférence.

Journée préparatoire

Dominique Marin

Faire, signer *

Pour cette après-midi de travail préparatoire aux Journées nationales, je vous propose de reprendre le prélude que j'ai écrit pour en déplier quelques éléments. Le titre n'a pas manqué de poser des questions et d'ouvrir à des remarques dans mon entourage.

« Faire des enfants » est une formulation peu habituelle pour désigner la conception des enfants, car on dit plus volontiers avoir ou pas des enfants. Pourtant, il s'agit bien de la conception des enfants, d'en faire ou pas. Ce matin 4 juillet, France Culture rediffusait une émission intitulée « Ginks : ne pas faire d'enfant, geste écolo ultime ? ». *Gink* signifie *Green Inclination... No Kids*. En janvier, cette même radio donnait une autre émission à écouter : « Faire plus d'enfant ou ne plus faire d'enfants ? »

S'il est souvent employé, ce verbe faire n'est pas commode à cerner. Pour m'aider à m'y retrouver, j'ai continué à sonder mon entourage. Véronique Vialade Marin m'a suggéré que ce verbe devrait être enseigné aux écoliers comme un auxiliaire : être, avoir et faire ! En effet, avec le verbe faire on peut tout faire, ou presque. On peut dire de quelqu'un qu'il fait la tête, que le soleil brille et donc qu'il fait beau, de quelqu'un qu'il fait le beau, etc. Dans son dernier livre, *L'Âge de la première passe*, Arno Bertina souligne l'usage détourné de « faire la vie » pour signifier se prostituer. Cet ouvrage parle en effet de la prostitution chez de très jeunes femmes et adolescentes congolaises, qui, parce qu'elles font la vie pour survivre, se retrouvent parfois très jeunes à avoir des enfants. Faire la vie ne va pas sans le risque de faire des enfants. Finalement, je me suis tourné vers le Littré, qui décline la richesse des significations du mot *faire* en une liste de 82 définitions. Je m'arrête sur les trois premières.

La première, « donner être ou forme », rappelle la logique des nœuds. Une psychanalyse vise à débrouiller le nœud du symptôme qui soutient le sujet. Ce nœud, « il faut le *faire* ¹ » pour donner être et forme nouvelle au symptôme grâce à un imaginaire remanié, moins envahissant (névroses) ou

moins lâche (psychoses). Cette définition invite à explorer les relations entre *faire un enfant* et les nœuds selon les structures cliniques. En effet, il me semble qu'il y a quelques préjugés à mesurer concernant ce que les psychologues nomment la parentalité et les structures cliniques. On sait que bien souvent des services sociaux n'hésitent pas à retirer un enfant à sa mère dès sa naissance sous prétexte de psychose, ce n'est qu'un exemple.

La deuxième définition se réduit au verbe « engendrer ». Elle suggère la fonction du dire que Lacan fait équivaloir à la dimension de l'acte, de même que le Tout-Puissant de la Genèse qui a fait le monde tout en nommant ses éléments. Avec Lacan, « nous spécifions le dire d'être ce qui fait nœud ² ». C'est ainsi que *faire un enfant* ne va ni sans dire, ni sans nomination, la clinique analytique en rend compte. Dans ce cadre, on peut par exemple s'interroger sur ce que l'on nomme déni de grossesse, ou encore sur les incidences cliniques d'un enfant fait, comme on dit, dans le dos d'un homme.

La troisième définition du Littré, « façonner, fabriquer, construire, en parlant des œuvres matérielles de l'art et de l'industrie », évoque notre monde envahi d'objets. On répugne à penser que l'on fait des enfants comme on fait des objets, car la chose semble naturelle. La graine de l'arbre engendre un arbrisseau sans artifice, d'ailleurs on n'emploie pas le verbe *faire*. Quoique depuis la nuit des temps les enfants viennent naturellement comme le fruit d'un rapport sexuel, on dit *faire un enfant*.

Ce sont bien des mains de l'homme, du scientifique et du technicien de pointe, que dépend le *faire des enfants* pour des sujets qui ne peuvent y parvenir pour cause de stérilité, d'homosexualité, de célibat ou en raison de l'âge. Le recours à des artifices hypersophistiqués devient magistral en cas de fécondation *post mortem* d'un donneur de gamètes. Et pour *ne pas faire* d'enfant, des procédés techniques parfaitement artificiels de contraception sont employés.

Ces considérations actuelles et pérnantes ne justifient pourtant pas davantage l'emploi de l'expression *faire* appliquée à la reproduction humaine, d'ailleurs on préfère souvent dire, me semble-t-il, hors des débats de démographie, « avoir des enfants ».

Pour penser le monde après la Seconde Guerre mondiale et l'extermination nazie, Hannah Arendt, on se souvient de sa thèse sur la banalité du mal, s'est penchée sur la valeur du verbe *faire*. Elle distingue l'activité humaine, la *vita activa*, en trois axes hiérarchisés : le travail, activité nécessaire à la survie de *l'animal laborans* ; l'œuvre, activité de *l'Homo faber* nécessaire à la création des artifices pour rendre le monde habitable ; enfin l'action, indissociable de la parole puisqu'il s'agit de la modalité de la *vita activa* qui fonde les liens sociaux.

Hannah Arendt démontre à quel point les conditions d'existence de l'homme dépendent des artifices créés de sa main. Il est désormais évident que le maintien de la vie humaine dépend du *faire* de l'homme et non plus de ce qu'il peut seulement tirer de la nature comme sources de subsistance. Le monde créé par l'homme n'a jamais été aussi incertain, comme l'énonce le prologue de *La Condition de l'homme moderne*, parce que l'homme est dépassé par ce qu'il fait. Nous risquons de n'être « plus jamais capables de comprendre, c'est-à-dire de penser et d'exprimer, les choses que nous sommes capables de faire ³ ». Elle livre, dans ce passage écrit en 1961, non pas la crainte que l'homme devienne l'esclave d'engins, c'est déjà le cas en ce début de *xx^e* siècle, mais des connaissances pratiques confiées à ces machines.

On peut légitimement porter l'inquiétude de la philosophe au-delà de la dimension individuelle de l'*Homo faber* pour la considérer au niveau de l'action, qui implique toujours le collectif. Tout acte surgit d'une coupure avec le savoir établi et se mesure aux conséquences imprévisibles dans le lien social. Lacan l'enseigne à partir de la condition du discours analytique, l'acte analytique. Faire une psychanalyse peut conduire à l'acte qui permet le maintien de l'existence de la psychanalyse en la réinventant. C'est ce que le dispositif de la passe vise à éprouver. J'ouvre une parenthèse pour vous annoncer le titre que nous avons choisi avec Sophie Rolland-Manas pour le séminaire que nous comptons animer ensemble l'an prochain à Narbonne : « Conditions de la psychanalyse ». Comme elle sera encore en fonction d'analyste de l'École (AE), j'insiste pour vous y inviter. Fin de parenthèse.

À quelle nécessité répond la formule *faire des enfants* aujourd'hui ? Des voix, comme les adeptes du Gink, s'élèvent pour suggérer de ne plus faire d'enfant afin de réduire les risques de pénurie des ressources vitales. Ne pas faire d'enfant pour sauver la planète ? En faire pour la survie de l'espèce ? Pour étendre la prospérité familiale ou nationale ? Toutes ces raisons sociales sont utilitaires, *faire un enfant* est alors un moyen, non une fin en soi.

Freud a repris cette question pour la poser au niveau de l'individu. Il a démontré qu'elle reste tributaire d'intérêts plus discrets, inconscients. Son article « Pour introduire le narcissisme » présente le désir d'enfant comme un « dédommagement ⁴ » narcissique. Ainsi l'enfant réalisera-t-il les désirs que tel parent n'a pu accomplir lui-même. Les revendications portées par des minorités soucieuses de se démarquer des normes sociales de la famille incluent de telles aspirations. Des voix conservatrices s'élèvent alors pour dénoncer l'usage de techniques médicales à des fins égoïstes. Certes, mais n'est-ce pas toujours le cas ? Même dans les aspirations qui se veulent plus nobles, *faire un enfant* comme preuve et don d'amour demeure un intérêt égoïste.

Une fois réduites les nécessités sociales et narcissiques de *faire ou pas* des enfants – elles se réduisent toutes à la formule *avoir ou pas des enfants* –, peut-on envisager une raison autrement essentielle ? Il faut considérer que *faire un enfant* revient à le mettre au monde, un monde qui lui est parfaitement étranger. Par ce *faire*, j'é mets l'hypothèse que l'humanité renouvelle l'expérience de son exil de ce monde, exil auquel contribuent les artifices qu'elle fabrique, par exemple dans l'espoir d'une vie future sur une autre planète. Parmi les œuvres humaines, Hannah Arendt en relève une qui illustre cette marque d'exil propre à l'humanité, la poésie, dont l'étymologie grecque, *poiêsis*, renvoie à la création et au verbe *poiein*, faire.

La poésie, écrit-elle, « est sans doute de tous les arts le plus humain, le moins du monde ⁵. » Je souligne : le moins du monde. Ce propos résonne avec l'expérience lacanienne de la cure. Une psychanalyse offre à chaque parlêtre la possibilité unique de signer le poème qui s'écrit de son exil du monde, lequel, dans notre expérience, relève du non-rapport sexuel. Que le rapport sexuel ne puisse pas s'écrire n'est pas sans conséquences symptomatiques. La poésie est sans doute l'une d'elles.

Radicalement inutile, absolument futile, *faire un poème* n'a peut-être pas d'autre équivalent que *faire un enfant, ou pas*. Un poème à signer, ou... pas, sachant qu'il existe à la condition d'être signé. C'est dire combien on ne sait pas ce que l'on fait lorsqu'on fait un enfant.

Mots-clés : faire, enfant, Hannah Arendt, poésie.

* ↑ Intervention à l'après-midi préparatoire aux Journées nationales de l'EPFCL, « Faire des enfants, ou pas », des 5 et 6 décembre 2020. Inter-pôles du Sud-Est organisé par le pôle Aix-Marseille-Corse, le 4 juillet 2020, par visioconférence.

1. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2007, p. 144.
2. ↑ J. Lacan, *R.S.I.*, Éditions de l'Association freudienne internationale, publication hors commerce, leçon du 11 février 1975, p. 79.
3. ↑ H. Arendt, *Condition de l'homme moderne*, trad. G. Fradier, Paris, Calmann-Lévy, 1993, p. 36.
4. ↑ S. Freud, « Pour introduire le narcissisme » (1914), dans *La Vie sexuelle*, Paris, Puf, 1977, p. 96.
5. ↑ H. Arendt, *Conditions de l'homme moderne, op. cit.*, p. 225.

ENTRÉE DES ARTISTES

Corpus Naturæ II

Ce projet propose à des auteur.e.s une aventure de création commune sous la forme de carte blanche d'écriture. *Corpus Naturæ* est une série de photographies plasticiennes où le modèle féminin est le support d'une matière hybride avec la nature. Cette collaboration entre l'écriture et la photographie apporte un prolongement de regard et une respiration singulière.

Nous vous en dévoilons un deuxième extrait, en exclusivité dans ce numéro.



Sabrina Ambre Biller vit et travaille comme photographe, designer graphique et illustratrice en Nouvelle Aquitaine. Sa démarche interroge la notion de lieu et les rapports de l'homme avec son environnement. Elle est également autrice chez les éditions Les Presses Littéraires.
www.fragmenter.fr

La muse

Un jeune homme a écrit un poème pour une fille qui fêtait ses seize ans :

« Tel le dit Élohim Ève naquit d'un(e) côte
Et menée par la vie, sa jeunesse envolée
À vivre ainsi sa vie elle fut amenée
Sans que la vague pousse aux récifs de la côte

Passant de l'âge tendre, caressée par sa mère
À l'âge des tendresses, enflammée de caresses
Sans que la vive étreinte n'entraîne de paresse
Sans que la viv(e) contrainte mûrisse un fruit amer

Sinon allégorie elle est vision des sens
Comme un signe de vie possédant ses reflets
Et son profond secret, est-elle Ève ou rêve ?

Fille de mère nature et d'un père théâtre
Mélange de légère et simple profondeur
Ainsi que de reflet, de fugaces candeurs
Et d'insipides rages, forge ainsi un âtre

De la pensée classique elle fuit les clichés
À l'intuition des sens elle se fit sans limite
Son assurance cache une recherche qui hésite
Jouant un rôle de femme enfant elle est restée

Dans son regard sans fard le poète inspiré
Dans l'ombre du matin trouve sa vérité
La cligne de ses yeux traduit fragilité

Mais sa pupille brune par désir égaillé
Inspire et la franchise et passion naissante
Sans qu'un Lar blessé par son âme la hante »

Ève Cornet est psychologue clinicienne et psychanalyste à Avignon, membre des Forums du Champ lacanien.

SÉMINAIRES ÉCOLE

« Actualité de la névrose »

La clinique borroméenne de la névrose

Plaque tournante et névrose

La clinique borroméenne de la névrose

Marc Strauss

Anatomie borroméenne *

Une question me taraude depuis longtemps : les nœuds borroméens apportent-ils du nouveau à notre compréhension de la névrose et par là à notre pratique, sa technique, ses finalités ? Et aujourd'hui encore, je suis très loin d'avoir à cette question une réponse satisfaisante. Ce seront donc des hypothèses, des bouts d'hypothèses, vous me pardonnerez j'espère.

Pour commencer, nous pouvons développer assez facilement en quoi ils n'apportent rien de nouveau. Ils sont en revanche la représentation la plus immédiatement saisissable et la plus pertinente de la thèse que Lacan soutient depuis le début de son enseignement, depuis avant même la conférence de juillet 1953 à la Société française de psychanalyse ¹, la décomposition de l'être en trois registres distincts. Il y a nommé, devant ses auditeurs choisis, ces trois ordres, qu'il avait déjà mis en scène dans son apologue des trois prisonniers en 1945 ². Depuis ses débuts, Lacan le répète indéfiniment, l'un est trois. Et la question qui se pose est de savoir comment se distinguent et s'articulent ces trois pour faire un.

C'est au regard de cette question que la découverte freudienne trouve pour Lacan sa place, avec la détermination inconsciente du symptôme, à commencer par le symptôme hystérique, dont la signification est toujours sexuelle.

Cela dit, si les nœuds n'apportent rien de nouveau, ils permettent de rendre compte de la clinique comme jamais auparavant. Ils correspondent exactement à ce qu'est l'être parlant, un être qui aspire à l'unité, et dans sa hâte à l'atteindre s'en fait une fausse idée. Quel que soit le côté par où il s'essaie à faire un, ça foire, traduction lacanienne de la foi, rappelons-le ³. Dans ces tentatives, le sexe et le corps de l'autre sont sollicités comme recours pour donner son unité au corps propre, si l'on peut dire. À l'exception de l'hystérique évidemment, qui n'entre pas dans cette comédie sexuelle et défend la valeur du manque dans le désir.

Si nous laissons de côté l'âme, ce manque est le premier organe incorporé inventé de l'anatomie humaine et Lacan l'a nommé « objet *a* ». Il l'a déduit de la pratique, en a démontré la logique et l'a fait finalement « surgir », c'est son expression dans ...*Ou pire*⁴, lors de la première présentation publique des nœuds borroméens, devant un public choisi toujours.

Ces nœuds ont été, il y insiste, une rencontre fulgurante, un coup de foudre en quelque sorte, avant une union à la vie et à la mort. Voilà enfin l'un que forment ensemble les trois consistances différentes. Et quand il est mis à plat, il situe en plus l'un de cet un comme le point où elles se coincent. Avec ce nouveau point triple, les coordonnées cliniques se disposent de façon nouvelle aussi ; nous connaissons tous plus ou moins les schémas où Lacan situe l'inhibition, le symptôme, l'angoisse, les différentes jouissances, etc.

Une analyse, pourquoi ne consisterait-elle pas à amener un sujet à la mise à plat de son nœud ? Le parlant, tout à sa passion de l'un, veut *sphère*, s'embrouille, se prend les pieds dans le nœud qu'il est sans le savoir. Les interprétations au cours de l'analyse, surtout les équivoques, défont les adhérences factices qui faisaient illusion de rapport, et les symptômes d'angoisse s'évaporent, jusqu'à ce que l'analysant soit au « bout de son rouleau », à plat. Il peut avoir une vue sur ce qui fait unité, son point de manque à lui et ce qui le cerne. Notre sujet s'en trouve moins coincé, moins étouffé en tout cas. Et l'hystérique, qui avait bien raison de ne pas trop miser sur le corps à corps pour atteindre l'un, peut enfin si elle le souhaite accorder à son corps une place dans la danse des sexes.

Évidemment, cette belle mise à plat, c'est une fable, ça ne peut pas coller, ou plutôt ça colle trop. Et donc, comme à chaque fois, Lacan l'a renversée. Très précisément, il a opéré ce renversement entre la fin du séminaire *R.S.I.* et celui du *Sinthome*, au moment de ses deux conférences sur Joyce, en juin 1975. Ce n'est certes pas son dernier mot sur la névrose, mais soulignons-en la conséquence sur sa définition de l'hystérie. C'est dans la première de ces conférences qu'il en parle, alors même qu'il s'occupe de Joyce et de sa façon de se constituer comme unité sans mettre en jeu son corps et encore moins le corps à corps. C'est donc ce dernier point qu'il partage avec l'hystérie et qui justifie Lacan de redéfinir et cette dernière, et la femme.

Lacan interroge le savoir-faire de Joyce parce que postuler le nœud matriciel, à trois, ne résout pas le problème de sa construction, de son existence. Il avance son hypothèse : si les trois ne sont pas donnés par on ne sait quelle grâce mystérieuse, s'ils sont réellement distincts comme ils doivent l'être, il faut un quatrième pour les nouer.

À la fin de *R.S.I.*, il rapporte la fonction de ce quatrième à la nomination et conclut ce séminaire en la couplant tour à tour avec chacune des trois consistances.

Mais ce quatrième va changer de nom en juin : il va devenir le symptôme, qui va lui-même devenir le sinthome dans son séminaire à suivre. Dans ses conférences sur Joyce, Lacan précise : « Ce faisant j'introduis quelque chose de *nouveau*, qui rend compte non seulement de la limitation du symptôme, mais de ce qui fait que c'est de se nouer au corps, c'est-à-dire à l'imaginaire, de se nouer aussi au réel, et comme tiers à l'inconscient, que le symptôme a ses limites ⁵. »

C'est donc ce quatrième, le symptôme, qui fait l'un du nœud et s'en trouve défini comme événement de corps.

C'est là que Lacan bouleverse sa clinique et la place du corps dans celle-ci. L'autre du couple n'est plus seulement chargé de représenter l'agalma du fantasme, le contenant de l'objet désiré. Le corps de l'autre peut faire symptôme, c'est-à-dire événement de corps, une affaire qui se passe de corps à corps. Lacan redéfinit du coup la place d'une femme, elle n'est plus objet *a*, ainsi qu'il le soutenait encore dans un passage célèbre de *R.S.I.*, mais en fait le symptôme d'un autre corps : « Ainsi des individus qu'Aristote prend pour des corps, peuvent n'être rien que symptômes eux-mêmes relativement à d'autres corps. Une femme par exemple, elle est symptôme d'un autre corps ⁶. »

Ce que Lacan illustre là n'est donc pas la façon dont les fantasmes entrent en grand malentendu au bal du comte d'Orgel, mais la façon dont les jouissances des corps y entrent en résonance.

Comme symptôme ainsi définie, une femme est quatrième rond de l'homme et le fait un, noue pour lui imaginaire, réel et symbolique, et lui fait croire à son unité. Une unité corporelle ne va donc plus, on le voit, sans l'intervention d'un autre corps, dans une relation qui reste à définir.

L'événement de corps, Lacan en a abondamment parlé en s'appuyant sur celui qui a tant troublé Hans. Dans ces conférences, il s'intéresse au sujet qui ne fait pas événement de corps pour un autre corps : « Si ce n'est pas le cas, elle reste symptôme dit hystérique, on veut dire par là dernier ⁷. » Remarquons que Lacan se contente de dire « si ce n'est pas le cas », il ne lui fait pas porter le chapeau, ne dit pas qu'elle s'y refuse.

Deux remarques encore. « [...] elle reste symptôme » laisse entendre que c'est un point de départ, que tous les parlêtres sont partis de là. Et il précisera plus loin que, pour ce qui est l'hystérie, les hommes ont avantage.

Alors, que veut dire rester symptôme, être symptôme, quand on n'est pas allé encore jusqu'à être symptôme d'un autre corps ? Lacan l'a déjà longuement développé, avant d'être symptôme d'un autre corps, on est objet, objet *a* du désir de l'Autre, notre corps par un de ses orifices s'offrant comme le lieu d'un intérêt particularisé de la mère désirante.

Deuxième remarque, à propos du « dit » hystérique. Lacan nous rappelle que l'hystérie n'existe que dite comme telle, par un autre donc, qu'elle arrive à intéresser au point qu'il la nomme. Donc, si elle n'est pas symptôme du corps de l'autre, elle n'est pas pour autant sans lien avec l'autre : au lieu de laisser son corps à l'autre corps, elle s'intéresse au désir de cet autre, soit à ce qui fait pour lui symptôme.

Ainsi, elle reste symptôme, Lacan précise symptôme dernier, puisqu'il confronte l'autre à ce dont il ne peut rien dire, et aussi symptôme second, avant-dernier, car il se met à la remorque du désir de l'Autre, à distinguer du symptôme du corps de l'autre.

L'hystérie est ainsi le statut du sujet en tant que tel, il reste divisé entre son corps symptôme dernier et attaché au désir de l'Autre, d'une part, et son corps symptôme d'un autre corps, d'autre part. S'il n'en reste pas là, ce sujet pourra tenter de combler cette division par l'accouplement des symptômes, par le corps à corps, l'union sexuelle, mais cela ne réglera rien à sa division première.

En effet, ce n'est pas pour rien que Lacan prend soin de rappeler que l'analyse a pris pied dans l'expérience des hystériques symptômes. L'analyse lui donne raison sur l'impasse du corps à corps pour unifier le corps au symptôme.

Pour conclure, la névrose est une tentative toujours manquée de réparer la division du parlêtre par le moyen du corps à corps, le socle de la névrose restant son impossible unité à laquelle est attachée l'hystérie. Joyce qui n'est pas névrosé répond aussi à la division en laissant de côté le corps de l'autre pour construire son sinthome, l'écriture ; sa femme ne sert à rien, précise Lacan. La psychanalyse répond en interprétant la réalité du corps de l'autre en place de symptôme, une réalité réduite au déchet ; un autre type de ravalement que le ravalement freudien. Avec le déchet, nous retrouvons le psychanalyste comme corps partenaire, mais conforme à la structure de production de l'un, en place non pas d'objet *a*, mais d'objet *a* impossible à consommer, semblant d'objet *a*.

L'idée ne suffisant évidemment pas à reproduire le corps des individus parlants, Lacan, anti-platonicien, aurait-il avec les nœuds réussi là où Joyce a échoué, réussi à produire avec les nœuds la formule – un mot qui nous évoque la triméthylamine, la formule du symptôme ?

Mots-clés : nœud borroméen, corps, hystérie, symptôme, femme.

*↑ Intervention au séminaire École 2019-2020, « Actualité de la névrose », soirée du 14 mai 2020, « La clinique borroméenne de la névrose », par visioconférence.

1.↑ J. Lacan, conférence « Le symbolique, l'imaginaire et le réel », publiée dans le *Bulletin de l'Association freudienne*, n° 1, novembre 1982.

<http://www.ali-aix-salon.com/J.Lacan%20le%20symbolique,l%20imaginaire%20et%20le%20r%C3%A9el%201953.pdf>

2.↑ J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.

3.↑ J. Lacan, « La troisième », conférence à Rome le 1^{er} novembre 1974, inédite.

4.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, inédit, leçon 5.

5.↑ J. Lacan, Conférence « Joyce le symptôme I » (16 juin 1975), *L'Âne*, n° 6, 1982.

6.↑ *Ibid.*

7.↑ *Ibid.*

Plaque tournante et névrose

Jean-Pierre Drapier

« Pas d'panique » ou l'efficace de la phobie *

Nous sommes dans un moment de retour à l'anormale. Ce n'est plus le confinement, ce n'est plus le *rush* en réanimation ou à l'hôpital, mais rien n'est comme avant : la preuve, cette soirée dé-local-isée, sur la Toile comme on dit ; soirée « École » où je ne devais pas intervenir initialement, sur un thème, la phobie, que je n'avais pas préparé de longue main (je demande d'ailleurs votre indulgence surtout après les hauts vols topologiques du dernier séminaire), intervenant à la place de ceux qui devaient le faire et en remplacement d'une soirée « Champ lacanien » où je devais intervenir, mais qui a été annulée faute d'autres combattants. Bref, c'est l'anormale – l'apostrophe – et même comme on dit familièrement, mais sans être grossier : « C'est la panique. » Avec ce signifiant « panique », nous ne sommes pas hors du thème : il y a cinq ans, les collègues cliniques avaient fait leur année sur ce titre : « La phobie et les paniques aujourd'hui ». D'où mon titre en hommage à Claude Léger et à sa perspicacité caustique : « Pas d'panique », c'est le titre du prélude dont il nous avait régalaé alors, je vais vous donner lecture du début qui invite à réfléchir sur ce que nous traversons.

« Pas d'panique

Cet appel au calme, lancé le plus souvent sur un ton humoristique pour prévenir une réaction d'angoisse devant un obstacle, laisse entendre que celui qui exhorte ainsi à la retenue, a quelque idée de ce que recouvre le mot "panique". La définition en est d'autant plus problématique que, comme l'indiquait Freud dans sa *Massenpsychologie*, "c'est justement l'essence de la panique de ne pas être en rapport avec le danger menaçant, d'éclater souvent dans les circonstances les plus anodines". Et pourtant, la panique peut produire des effets délétères, susceptibles de se répercuter par vagues, sur des foules entières, dans ce qu'on nomme des mouvements de panique. On dit alors qu'elle est contagieuse.

Il s'agit bien entendu d'une analogie, mais pas seulement. Car, lorsque Freud rédige *Massenpsychologie*, Vienne a été décimée durant l'hiver 1918-1919 par

la grippe espagnole, qui faisait plus de 800 morts par semaine. En réalité, cette grippe, un virus aviaire H1N1, n'était pas his-panique, mais plutôt d'origine chinoise, et avait débarqué des USA avec les doughboys en 1917 ¹. »

Voilà ce qu'écrivait Claude quatre ans avant la Covid-19, treize ans après le SRAS – déjà coronavirus – et presque un siècle après la grippe dite *his-panique*.

Avouez qu'une certaine mise en abyme – abîme dans lequel il ne faut surtout pas tomber – surgit. La panique n'a pas à voir avec un danger réel mais avec un danger imaginaire : au danger réel se substitue un danger imaginaire ; tandis que la phobie, elle, fait un tour de plus : au danger imaginaire se substitue un signifiant qui fait peur, ainsi à l'objet imaginaire se substitue un signifiant donc une opération symbolique. Insistons sur ce point – qui est une constante chez Lacan, du séminaire IV, *La Relation d'objet*, au séminaire XXII, *R.S.I.* : la phobie intéresse les trois registres réel, symbolique et imaginaire ; elle n'est pas seulement un carrefour, une plaque tournante entre les structures, elle est au carrefour des trois registres.

Avant de poursuivre sur cette tentative topologique, je voudrais vous livrer deux constats cliniques qui ont retenu mon attention.

Le premier est un constat de psychopathologie collective de la vie quotidienne. Peut-être n'est-il valable que de ce que j'ai vu et pu voir puisque, confiné dans la charmante ville de Corbeil-Essonnes, ce qui se passait ailleurs m'échappait. Les premiers jours du confinement, dans les rues étrangement désertées tant des piétons que des voitures, les rares véhicules qui se déplaçaient roulaient tout doucement alors que nul obstacle, nulle circulation ne venaient les ralentir. Phénomène qui s'est d'ailleurs inversé en fin de confinement et depuis le déconfinement, comme si la bête qui rôde devenait familière, apprivoisée. Mais au début, on assistait à une véritable inhibition intellectuelle et psychomotrice, inhibition qui rapproche ce phénomène de la phobie plus que de la panique qui, elle, est plutôt associée à la fuite, aux mouvements désordonnés pour le moins. Phénomène phobique, en plus, car ce n'est pas l'objet réel qui est en cause, ce virus minuscule, invisible, mais que l'on soupçonne partout puisque l'on en parle tant, mais ce qui est en cause, c'est l'omniprésence du signifiant Covid-19.

L'ennemi réel, puisqu'il existe, n'en doutons pas (350 000 morts dans le monde en 6 mois), n'a pas grand-chose à voir ; pas plus que l'explication suffisante par l'imaginaire, même s'il y a sa part : ce dont il s'agit, c'est d'un « tigre de papier », alimenté par le discours médiatico-politique. Je reprends cette expression de Lacan dans son séminaire *D'un Autre à l'autre* :

« S'il y a une expression qui sert dans le vocabulaire politique, et non sans raison, au joint du pouvoir et du savoir, c'est bien celle qui a été lancée en un point du monde auquel j'ai fait allusion tout à l'heure à propos du langage, *le tigre de papier*. Qu'est-ce qu'il y a plus tigre de papier qu'une phobie ? La phobie d'un enfant se porte très souvent sur des tigres qui sont dans son album, des tigres réellement en papier. Seulement, les politiques ont toutes les peines du monde à persuader les foules de mettre à leur place les tigres de papier, seulement l'indication à donner ici est exactement l'inverse. Il faut donner toute son importance au fait que, pour combler son angoisse intolérable, le sujet n'a d'autre ressource que de se fomentier la peur d'un tigre de papier ². »

Ce tigre de papier a été d'une efficacité redoutable, provoquant outre l'inhibition un autre mécanisme contraphobique bien connu : à en croire les statisticiens, plus de la moitié des Français ne sont pas sortis de chez eux pendant six semaines ! Même pas la petite heure accordée pour l'hygiène sportive. La prescription de confinement agit alors comme un mécanisme phobo-obsessionnel : la contamination métonymique de l'air, du sol, des trottoirs, etc., en lieu et place de la contamination réelle par les projections aériennes. Dans ce cas, effectivement, un périmètre d'un mètre cinquante ne suffit pas, il y faut toute la surface de la Terre.

Le deuxième constat est issu de ma clinique. Madame H., la trentaine, vient me voir il y a deux ans (mars 2018) pour ce qu'elle nomme « une peur irrationnelle », mais elle a beau en savoir l'irrationalité cela n'empêche pas la peur et les comportements déraisonnables. Elle a peur des taches de sang, qu'elle imagine régulièrement par terre ou sur les murs, au travail, au restaurant, chez les amis. Évidemment, ce sang, elle sait bien que ce peut être du chocolat, du *ketchup* ou similaire, qu'il peut dater et être inoffensif, mais on a pu marcher dedans et contaminer le sol à distance ou le toucher et contaminer l'interrupteur, l'ordinateur (elle travaille en *open space*). Elle a donc toujours des lingettes sur elle pour nettoyer, des chaussures de rechange dans sa voiture et, quand elle rentre chez elle, se change entièrement, se douche et contraint son compagnon au même rituel. Son médecin lui a conseillé d'aller voir un analyste, alors elle se met au travail, avec un soulagement symptomatique rapide quoique partiel.

La connotation sexuelle sang/*VIIH*/sexualité lui vient rapidement, des souvenirs refoulés reviennent, faisant progressivement remonter la datation chronologique de sa phobie (vie commune, puis premiers rapports sexuels, puis puberté et premières règles, antécédents d'une phobie des araignées) avec pourtant une amnésie de tout souvenir avant ses six ans. Elle associe le fait que ses manifestations phobiques éclosent plus souvent

à son travail, aux phénomènes de séduction et aux rapprochements des corps qui y sont liés, et au fait que son père a travaillé dans la même entreprise, etc. Bref, ça bosse et la *nœud*-vrose se relâche, le nœud symptomatique se desserre au point même qu'elle tombe enceinte, ce qu'elle m'annonce avant les vacances de février. Là-dessus, *Alert-Covid* ! Mais, à la séance du retour de vacances, elle nage dans le bonheur d'être enceinte, même si sang et VIH ne sont pas loin, en revanche la Covid-19 la laisse froide.

Puis arrive le confinement, avec le vacillement qu'il provoque dans le déroulé de notre travail avec les patients. Sans nouvelles, je la rappelle, passablement inquiet des effets sur une phobique de l'inquiétante atmosphère ambiante. Elle est normalement confinée, sortant juste comme autorisé, elle télétravaille et ne s'est pas sentie mieux depuis des années. Nous convenons d'un rendez-vous, téléphonique, d'autant qu'à l'époque il était beaucoup parlé de risques pour les femmes enceintes : la séance est extraordinairement pauvre. D'un côté, complétude de la femme enceinte, phénomène peu inclinant à l'introspection, aux questions et aux interventions extérieures, moment de fermeture de l'inconscient déjà rencontré avec d'autres analysantes et qui m'a peu surpris. La surprise est venue du côté de son rapport à la situation : évidemment rassurée par le confinement qui lui évite la rencontre avec l'objet phobogène, mais surtout désangoissée par ce qui existe dans le réel et pour tous. Tellement bien qu'elle suspend les séances, qui lui paraissent difficiles au téléphone.

Elle se remet au travail, interloquée par ce dont elle est capable : dans le cadre de son suivi de grossesse, elle a dû aller à l'hôpital et en laboratoire médical pour des prises de sang, situations qui la paniquaient au plus haut point auparavant et qu'elle ne pouvait assumer seule. Elle y surveillait la moindre goutte de sang, giclée, éclaboussure possible. Là, rien ; le masque et autres gestes « barrières » comme tout le monde, car « comme tout le monde elle pense au Covid », mais pas la moindre peur de *mister HIV*. Ce n'est plus ce qu'elle appelle « ses films » qui est en cause, mais une réalité partagée, des scénarios écrits par l'Autre et vus par tous.

Une autre fois, c'est une heure après être rentrée d'un grand magasin qu'elle se rend compte qu'elle y a vu des gouttes rouges, « du sang d'animal car ce n'était pas loin du rayon boucherie », et que sur le coup elle n'a pas paniqué, n'est pas rentrée se changer, se doucher, etc., elle n'y a même pas fait attention. Que peut-elle en dire ? D'abord, qu'« entre la grossesse qui la rend heureuse et le Covid auquel elle fait tout de même attention, elle n'avait rien d'autre à penser », et, poussée un peu plus loin : « Oui, j'ai

quelque chose de concret qui chasse l'imagination. » Le réel de sa grossesse, le réel de la pandémie pour contrer l'imaginaire.

Dans le séminaire IV, Lacan insiste sur la fonction protectrice de la phobie : « La phobie est construite en avant du point d'angoisse ³ » et « la phobie est un avant-poste, une protection contre l'angoisse ⁴ ». Dans ces deux pages, il insiste sur l'idée freudienne que la phobie est un édifice qui garde un seuil – *Schützbau* : édifice de protection, *Vorbau* : édifice en avant. Le seuil entre quoi et quoi ? L'angoisse est du côté du réel, il s'agit toujours d'une angoisse de castration ; et si la mère est châtrée et imaginairement pourvue d'un vagin denté – les thèmes de dévoration ne sont jamais loin dans la phobie –, si l'enfant vit sous la menace permanente de la castration, de perdre son petit *Wiwimacher* ou d'en être dépourvu, ce n'est pas seulement de cela, d'une histoire de sexe, qu'il s'agit : l'angoisse naît de l'incomplétude de l'Autre, de la castration de l'Autre, du trou dans le symbolique ; jamais le symbolique ne recouvre, n'explique complètement le réel, toujours le réel de la jouissance, de la mort, du rapport sexuel, du corps et de l'objet *a* reste partiellement hors sens. Fondamentalement, l'homme a besoin de comprendre, d'échapper au réel en mettant du sens, sens que Lacan écrit à la jonction de l'imaginaire et du symbolique, sinon c'est la panique, l'angoisse.

Je fais au passage une petite incise sur la Covid-19 : si l'on compare son incidence et sa mortalité au bon vieux paludisme avec ses 218 millions d'infectés et ses quatre cent cinquante mille morts annuels ⁵, il paraît petit bras. Ce qui le rend si angoissant, c'est qu'il est tout nouveau, inconnu, qu'il fait n'importe quoi au niveau symptomatique et que, dans le fond, très longtemps, on n'y comprenait rien, livré à la jouissance de l'Autre qui, elle, s'écrit à la jonction entre imaginaire et réel.

Cette insuffisance de structure dans le langage, le fait qu'il ne peut pas tout dire sur tout, ce défaut de l'ordre symbolique concerne tous les parlêtres, quelle que soit leur structure. C'est bien pour cela que « la phobie n'est pas du tout à voir comme une entité clinique mais comme une plaque tournante. Elle vire plus que communément vers les deux grands ordres de la névrose, hystérie et névrose obsessionnelle, elle réalise aussi bien la jonction avec la structure de la perversion [...] elle est bien moins une entité clinique isolable qu'une figure cliniquement illustrée [...] en des contextes infiniment divers ⁶. »

Donc, il y a le réel et son opacité ; le défaut de l'ordre symbolique qui laisse trop d'opacité et d'où naît l'angoisse de la Chose. L'orgie imaginaire, qu'elle soit névrotique ou délire, ne fait qu'empirer l'angoisse, laissant le

sujet face aux yeux de la mante religieuse prête à le dévorer. Retournement topologique alors : devant l'achoppement imaginaire, l'insuffisance de l'imaginaire à contenir l'angoisse, le sujet se retourne vers le symbolique, qui permet de faire virer l'angoisse vers la peur. C'est en tout cas ainsi que je lis ces deux passages du même séminaire : « C'est alors qu'il y a virement, je ne dis pas virage, de ce qui est investi dans une certaine signification, d'un registre à l'autre, de l'imaginaire au symbolique. La fonction précédente, qui était imaginaire achoppe ⁷ », et plus loin : « [...] la vraie fonction de la phobie, qui est de substituer à l'objet de l'angoisse un signifiant qui fait peur, car, au regard de l'énigme de l'angoisse, la relation signalée de danger est rassurante ⁸ ».


Nous avons donc au moins deux ratages : un premier du champ de l'Autre, donc du registre symbolique, à fournir le savoir sur le réel, un second de l'imaginaire à suturer cette béance. La solution phobique consiste à aller chercher, aux forceps, un signifiant, pas n'importe lequel, surdéterminé, au champ de l'Autre, donc à effectuer un retour au symbolique. Un danger signalé est toujours plus rassurant qu'une angoisse flottante.









Dans ce cadre-là, la phobie de madame H. cadre bien avec la substitution du signifiant *VIH*, du signal-drapeau rouge, à son angoisse liée au sexe et à son père. Mais alors, qu'en est-il de sa « guérison » ? Pour elle, c'est le concret contre l'imagination. Peut-on dire en reprenant la terminologie lacanienne qu'ici le réel vient contrer l'imaginaire ? Ce serait une hypothèse tentante et élégante : un nœud de trèfle avec la continuité d'un réel angoissant, d'une solution imaginaire qui achoppe, d'un recours au symbolique dans le cadre d'une phobie et d'un retour au réel qui apaise... Deux objections majeures :

– pourquoi le réel deviendrait-il apaisant alors qu'il est la source de l'angoisse ?

– s'agit-il vraiment du réel de la pandémie ou plutôt de la réalité, à savoir la perception, donc l'imaginarisation, du réel et de son passage au tamis des discours qui dictent la vérité sur le vrai, tranquilisent et endorment ? Un apaisement par l'hypnose, pour reprendre l'hypothèse de Colette Soler ?

Mots-clés : phobie, panique, Covid-19, RSI.

*  Intervention au séminaire École 2019-2020 « Actualité de la névrose », soirée du 4 juin 2020, « Plaque tournante et névrose », par visioconférence.

1.  C. Léger, « Pas d'panique », *Revue nationale des collèges cliniques*, n° 16, 2017, p. 15.
2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 323.
3.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994, p. 246.
4.  *Ibid.*, p. 281.
5.  oms : <https://www.who.int/malaria/media/world-malaria-report-2019/fr/>
6.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, *op. cit.*, p. 306.
7.  *Ibid.*, p. 305.
8.  *Ibid.*, p. 306.

Plaque tournante et névrose

Dominique Marin

L'a-normalité névrotique ou la parole confinée *

« Le sujet normal est essentiellement quelqu'un qui se met dans la position de ne pas prendre au sérieux la plus grande part de son discours intérieur ¹ », soutient Lacan lors de son commentaire de la psychose du président Schreber décrite par Freud. Il invite même son auditoire à l'examen : « Observez bien chez les sujets normaux, et par conséquent chez vous-même, le nombre de choses dont c'est vraiment votre occupation fondamentale que de ne pas les prendre au sérieux. » Il en fait la ligne de démarcation entre l'aliéné et le prétendu sujet normal.

Si nous suivons Lacan, la différence entre l'aliéné et nous est que nous nous attribuons les pensées de ce discours intérieur. Comment cette différence est-elle possible ? Il me semble que ce qui fait la différence tient à la fonction du corps selon la structure clinique. Le confinement des corps que nous vivons peut-il nous enseigner sur ce point ? Et, inversement, la psychanalyse peut-elle en dire quelque chose de pertinent ?

Même si je ne suis pas sûr de pouvoir éclairer ces questions, je voudrais tenter de poursuivre sur le thème initialement prévu, « Plaque tournante et névrose », en m'appuyant sur l'apport de nos collègues durant les séances précédentes du séminaire École, en particulier celle du 6 février dernier, qui, à les relire après coup, semblent avoir déjà un pied dans l'actualité liée à l'épidémie du coronavirus.

Patrick Barillot ² s'est penché sur l'allocution de Lacan à propos de la transmission ³ de la psychanalyse. Son intervention est à lire dans le fil de la thèse qu'énonce Lacan : « Il n'est pas très sûr que la névrose hystérique existe toujours », au contraire de la névrose obsessionnelle avec son fond de symptômes marqués du sceau de la « folie du doute avec délire du toucher ⁴ ». Dès 1895, Freud décrivait un cas de mysophobie chez une femme qui n'ouvrait les loquets des portes qu'avec l'aide de ses coudes ⁵, selon une modalité aujourd'hui bien encouragée depuis l'entrée sur scène de la

Covid-19. Patrick Barillot ne savait pas à quel point la phobie du toucher allait se généraliser d'une façon aussi radicale. Toutes les mesures sanitaires contre la pandémie répondent à une gestion obsessionnelle des corps. Le projet d'application numérique *StopCovid* répond à la formidable et impossible nécessité de lever le doute sur les porteurs à risques. L'obsessionnel(le) connaît bien cette mécanique : les gestes barrières contre le doute, par exemple vérifier que la porte est bien fermée à clé en la rouvrant, ne font que l'accentuer au lieu de l'apaiser. La lutte contre la pandémie actuelle commande une organisation rigoureuse de la société et correspond assez bien aux modes d'être de la névrose obsessionnelle : (1) repli phobique contre tout désir qui implique de trop près le corps, en particulier le corps de l'autre, et (2) soumission à la demande de l'Autre. Car nous assistons à un phénomène qui n'est certainement pas seulement dû à la peur rationnelle du risque mortel mais à une logique obsessionnelle de maîtrise des corps par assujettissement aux impératifs de l'Autre. La névrose obsessionnelle est bien une névrose du confinement de la parole désirante, elle s'accorde parfaitement au confinement des corps. Je peux affirmer à ce jour que les analysants les plus marqués par la folie du doute et la crainte du toucher ont eu du mal à reprendre le chemin du divan.

Lors de la passionnante rencontre de travail par visioconférence du samedi 23 mai, « Rêves et cauchemars », j'ai été très intéressé par l'intervention de Mario Binasco, « Hypnose de masse, rêves collectifs », concernant justement ce que j'essayais de rédiger pour ce soir. Mario Binasco parlait de « passions claustrophiles liées au désir d'obéissance et au rêve de sécurité annexe ». Sa thèse est fondée sur l'effet hypnotique de la voix du discours sanitaire qui dominait puissamment les ondes. Je souscris totalement à cette thèse en l'abondant, non pas par la voix de l'hypnotiseur, mais par l'effet fascinant du langage.

La soumission générale aux contraintes du confinement passe par l'adoption d'un nouveau langage. Comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire récemment par visioconférence pour le collège clinique de Rennes, le lexique autour du virus est devenu viral : confinement, gestes barrières, etc. L'Académie française a même tranché pour le féminin de « la Covid-19 ». Des enfants nés dans cette période de confinement seraient même nommés Covid Bryant, Corona – pourvu qu'ils ne deviennent pas des pestes ! – ou encore Lockdown – futur hikikomori assurément ! Un mot nouveau semble toujours désigner une chose ou un phénomène inédit, ce qui n'est pas forcément le cas. On peut le vérifier par l'emprunt d'un mot à une langue étrangère pour donner plus de poids à une chose, par exemple en employant le terme de *cluster* au lieu de foyer d'infection. Il s'agit avant tout d'une

passion liée au fait de nommer, sa fonction est sans aucun doute de voiler l'émergence d'un bout de réel. Le nouveau champ lexical autour de la Covid-19 s'impose comme un langage parfaitement codé avec ses mots d'ordre, le premier était : « Restez chez vous ! » Les protocoles mis en place pendant le confinement et les deux phases de déconfinement s'énoncent sous forme de listes de procédures à respecter : « Porter un masque, éternuer dans son coude, rester à bonne distance, ne pas se rassembler à plus de dix personnes, privilégier le télétravail... » Une structure langagière régit les comportements adéquats. « Le langage est fasciste », disait Roland Barthes d'une façon excessive lors de son discours d'entrée au Collège de France. Il faut bien parler un langage commun pour s'entendre. Vous savez bien qu'à parler une même langue, le lacanien par exemple, on peut en faire une langue de bois. Lacan lui-même s'amusait tout en s'inquiétant de devenir « label Lacan ⁶ », pour souligner le risque de faire de ses signifiants des mots creux et sans autre valeur que celle de faire autorité. Du coup, cela interroge sur ce que veut dire s'entendre. S'entendre revient à marcher au pas d'un même langage. Et sur ce point, je crois en effet que la névrose obsessionnelle est un modèle d'adaptation, d'adaptation forcée, au contraire de l'hystérie rebelle au discours dominant.

Quant au discours intérieur, rien n'est plus net qu'avec la névrose de contrainte, comme la nomme également Freud. Elle combat ce discours intérieur d'autant mieux que l'urgence sanitaire commande d'adopter le discours courant et envahissant des médias. Le résultat, Mario Binasco l'a dit avant moi, est de faire barrage à l'angoisse par la peur et Jean-Pierre Drapier ⁷ l'a magistralement démontré par sa clinique de la phobie.

Tel est le phénomène auquel nous avons pu assister. Rejet du discours intérieur dans ce qu'il a nécessairement d'anormalique au profit du discours ambiant avec son langage codé, ses impératifs, ses normes quantifiables et ses mots d'ordre. Addiction à un langage qui semble univoque et donc fiable pour lever tout doute. Il faut relire l'intervention d'Irène Tu Ton, « Le symptôme trouble tout ⁸ », à ce même séminaire d'École, le 5 mars. Elle s'est penchée sur le succès du *DSM*, le fameux manuel de classification des troubles mentaux dont sont friands tant de sujets, et pas seulement les médecins. La croyance est un phénomène fascinant, elle passe par une sorte d'adhésion aveugle à un langage déterminé qui prend valeur de savoir. Or, croire n'est pas savoir.

Que peut la psychanalyse ? Au sujet tourmenté d'abord par ses pensées, le dispositif analytique peut faire entendre qu'il existe un autre traitement que celui qu'il tente en vain : sacrifier au signifiant désincarné de

l'Autre la jouissance qu'il fuit comme un virus. On peut justement considérer que le divan offre au sujet une position d'entre-deux. Entre trop prendre au sérieux son discours intérieur et ne pas le prendre au sérieux, pour essayer d'y être attentif malgré le discours courant assourdissant. En ce sens, la névrose serait bien une plaque tournante. Il y faut une condition qui dépend de la place faite au corps parlant.

Dans son dernier livre, Colette Soler note que le discours intérieur est un « automatisme ⁹ », que l'on doit rattacher à l'expression de Lacan de « chancre » pour qualifier la parole comme voie de jouissance. Or, pour qu'un chancre tel que le langage se propage, il faut un corps parlant.

En travaillant dans un service de psychiatrie, j'ai eu l'occasion de recueillir par téléphone des témoignages de sujets que je reçois habituellement en consultation, des sujets qui prennent trop au sérieux leur discours intérieur et concluent qu'il vient de l'Autre – sujets soumis à des hallucinations auditives donc. « J'ai l'impression d'être comme tout le monde », ai-je plusieurs fois entendu avec un effet d'apaisement alors que chacun devait rester cloîtré chez soi, à l'abri des autres. Dans la schizophrénie généralement, le corps est impossible à fuir, il se fait le lieu de phénomènes de jouissances anarchiques parce qu'il n'y a pas de coupure avec l'Autre ou pas de nouage borroméen plus satisfaisant pour arrimer le corps que par la corde du réel de la jouissance. Lors du dernier séminaire d'École, Luis Izcovich avait raison de parler du devoir d'interprétation dans la psychose. Dans ce cas, je dirais que l'interprétation porte plutôt sur l'Autre qui s'avère atteint (barré) par le risque de la Covid-19, ce qui explique l'effet d'apaisement subjectif.

Le travail de la cure est différent avec l'obsessionnel. Même ce dernier mise tout sur le signifiant de l'Autre, le corps peut y retrouver sa place en vérifiant l'erreur du cogito cartésien telle que Lacan la présente dans le séminaire *L'Acte analytique* : « L'acte du Cogito, c'est l'erreur sur l'être, comme nous le voyons ainsi dans l'aliénation définitive qui en résulte du corps qui est rejeté dans l'étendue, le rejet du corps hors de la pensée c'est la grande *Verwerfung* de Descartes ¹⁰. »

L'hystérique souffre d'abord dans son corps, qu'elle ne cesse de livrer au savoir du maître pour le mettre en échec (il y a du discours du maître, la médecine en est un). Pour peu qu'elle fasse une analyse, elle pourra vérifier à ses dépens que finalement il n'y a pas de corps sans pensées. À ce propos, il faudrait vérifier l'information qui circule dans les médias et qui met l'accent sur le fait que d'anciens patients testés positifs à la Covid présentent des symptômes durables, un sur deux se révélant encore positif aux tests et

l'ensemble étant le plus souvent le fait de femmes jeunes. On se souvient peut-être de « l'étrange contagion des collégiens de Morez ¹¹ » dont l'émission sur France Culture « Les pieds sur terre » a retracé le parcours, jusqu'à ce qu'un neurologue, Dominique Parain, découvre le pot aux roses en émettant l'hypothèse d'un « syndrome psychogène collectif ». Il a redécouvert, sans le citer, Freud et le pensionnat de jeunes filles de son article « Psychologie des foules et analyse du moi » dans lequel il met en évidence « l'identification par le symptôme ¹² ». Le syndrome psychogène collectif apporte-t-il quelque chose de nouveau par rapport à l'identification par le symptôme ? Je ne le crois pas, bien au contraire.

Si l'hystérie prouve que le corps ne va pas sans pensées inconscientes qui le contaminent, la névrose obsessionnelle prouve, par son échec à parer à l'angoisse, qu'il n'y a pas de pensées sans corps. Le confinement des corps œuvre en faveur du rêve obsessionnel de pensées non parasitées par la jouissance du corps parlant. Même le penseur le plus pensif sait que cela ne tient pas. Je laisse la parole à Étienne Klein, philosophe des sciences, dans son ouvrage sur Einstein, dont il commente les propos pour démontrer ce que peut un corps. Sa conférence sur Youtube « Que peut le corps ¹³ » m'a conduit à son livre, *Le pays qu'habitait Albert Einstein*. Sa thèse est qu'un corps, ça sert à faire des expériences de pensées. En retraçant la vie du savant, Klein relate deux expériences de pensées dans lesquelles Einstein imagine son corps chevauchant une onde électromagnétique ou tombant dans un ascenseur, comme la source de ce qui lui a permis de fonder les éléments de la physique quantique.

Étienne Klein ne fait que suivre les conclusions d'Einstein sur son cas, dont il cite les paroles : « Les mots et le langage écrit ou parlé ne semblent pas jouer le moindre rôle dans le mécanisme de ma pensée. Les entités psychiques qui servent d'éléments à la pensée sont certains signes ou des images plus ou moins "claires" qui peuvent "à volonté" être reproduits ou combinés. [...] Les éléments que je viens de mentionner sont, dans mon cas, de type visuel et parfois musculaire. » Et, poursuit Klein, « tous ces éléments sont pour lui "moteurs". Einstein appartient à la communauté des savants et des artistes qui ont ouvert la voie à la compréhension de la pensée en tant qu'intelligence non verbale, une voie qui fut longtemps entravée par le dogme linguistique de l'adéquation entre signifiant et signifié. [Klein a raison de critiquer le dogme du rapport S/s car le signifiant n'est jamais adéquat à son signifié, comme le langage mathématique y prétend, la suite de ces lignes le suggère.] Les équations procèdent d'emblée à l'extérieur de la singularité des langues, et le formalisme dans lequel elles sont exprimées permet d'accéder à des vérités qui transcendent les langages

ordinaires. Avec Einstein, la physique devenait un acte poétique. Car la poésie, qui s'énonce toujours dans la singularité d'une langue donnée, creuse la langue jusqu'à ses limites, en nouant par les mots de nouvelles images¹⁴. » Vous entendez ça ? On croirait que ces lignes sont écrites par la main d'un de nos collègues ! On ne peut pas mieux définir la fonction poétique. Je ne parle pas de celle des poètes mais de sa fonction au sens analytique, qui est proprement de creuser la langue – le langage appris et maîtrisé, la belle langue qui commande et organise la société – pour atteindre ses effets de résonance dans le corps afin de nouer autrement image et mot. Et comment ? Le philosophe poursuit en émettant une hypothèse qui m'a fait rêver. Étienne Klein suppose qu'Albert Einstein avait peut-être tendance à prendre au sérieux son discours intérieur, qu'il imagine du même acabit que le « *daimonion* de Socrate, ce petit démon qui instaurait et alimentait le dialogue intérieur¹⁵ ». Étienne Klein évoque de façon implicite l'idée de l'âme qui dialogue avec elle-même dans le *Théétète* de Platon justement dans le but de lever le doute¹⁶ !

Nous avons pris l'habitude d'invoquer la poésie dans notre champ pour la mettre à toutes les sauces : interprétation, fin de cure, etc., mais il s'agit surtout de cette poésie comme parole corporellement confinée, dans la mesure où, comme le dit si bien Lacan, « ce n'est pas à sa conscience que le sujet est condamné, c'est à son corps qui résiste de bien des façons à réaliser la division du sujet¹⁷ ». Le corps réalise la division du sujet d'avec son être en défaut, ce à quoi, oui, l'obsessionnel résiste formidablement en n'écoutant pas son discours intérieur jusqu'au bout. Il ne suffit pas d'entendre, ni de s'entendre, mais d'ouïr la jouissance du parler qui relève du mystère du corps parlant.

Dans le contexte que j'ai tenté de décrire à l'aide de la clinique de la névrose obsessionnelle, j'aurais envie d'avancer, à l'exemple de Patrick Barillot, que l'urgence pour la psychanalyse est de se pencher plus attentivement, au sein même de notre école, sur cette structure, la névrose obsessionnelle, que j'appellerais volontiers névrose de confinement. Si, effectivement, il n'est pas sûr que la névrose hystérique existe toujours, alors il ne restera plus que la névrose de confinement. Peut-on considérer que la névrose de confinement demeure la seule, sérieusement ? Quelles conséquences y aurait-il alors sur le lien social ? Je me pose d'autant plus la question que Freud faisait de la névrose obsessionnelle un dialecte de l'hystérie et que, pour le dire vite, son dialecte est encore et toujours celui du corps parlant qui jouit de parler sans le savoir.

Mots-clés : névrose obsessionnelle, névrose de confinement, discours intérieur, normalité, confinement, Covid-19.

-
- * ↑ Intervention au séminaire École 2019-2020 « Actualité de la névrose », soirée du 4 juin 2020, « Plaque tournante et névrose », par visioconférence.
1. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 140.
 2. ↑ P. Barillot, « Guérit-on de la névrose ? », intervention au séminaire École « Actualité de la névrose », à Paris, le 6 février 2020, paru dans *Mensuel*, n° 141, EPFCL, avril 2020.
 3. ↑ J. Lacan, « 9^e Congrès de l'École freudienne de Paris sur "La transmission" », *Lettres de l'École*, n° 25, vol. II, 1979, p. 219-220.
 4. ↑ P. Barillot, « Guérit-on de la névrose ? », art. cit., p. 6.
 5. ↑ S. Freud, « Obsessions et phobie », dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Puf, 1985, p. 43.
 6. ↑ J. Lacan, « Allocution de bienvenue prononcée le 15 mars 1980 à l'ouverture de la réunion au PLM Saint-Jacques », *Le Matin*, 18 mars 1980.
 7. ↑ J.-P. Drapier, « "Pas d'panique" ou l'efficace de la phobie », dans ce même *Mensuel*.
 8. ↑ I. Tu Ton, « Le symptôme trouble tout », *Mensuel*, n° 142, EPFCL, mai 2020, p. 17.
 9. ↑ C. Soler, *Retour sur la « fonction de la parole »*, Paris, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, 2019, p. 167.
 10. ↑ J. Lacan, *L'Acte analytique*, inédit, leçon du 10 janvier 1968.
 11. ↑ <https://www.franceculture.fr/emissions/les-pieds-sur-terre/letrange-contagion-des-collegiens-de-morez>
 12. ↑ S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1982, p. 170.
 13. ↑ É. Klein, « Que peut le corps », conférence en accès libre : <https://youtu.be/OJH0vwPXFts>
 14. ↑ É. Klein, *Le pays qu'habitait Albert Einstein*, Arles, Actes Sud, 2016, p. 234-235.
 15. ↑ *Ibid.*, p. 235.
 16. ↑ Voir le discours de Socrate (189e-190c) dans Platon, *Théétète*, Paris, Garnier-Flammarion, 1984, p. 136.
 17. ↑ J. Lacan, « Questions adressées au Docteur Lacan par un groupe d'étudiants de la Faculté des Lettres de Paris », le 19 février 1966, *Cahiers pour l'analyse*, n° 3, Paris, Le Seuil, octobre 1975.

TRAITEMENT DU CORPS DANS L'ÉPOQUE ET DANS LA PSYCHANALYSE

Anne Castelbou Branaa


D'une rencontre attendue à une rencontre annulée... quelques brefs échos


Ironie du sort ! c'est dans le contexte de la pandémie due au Covid-19 qu'un traitement particulier des corps a prescrit, avec le confinement, la distanciation sociale à tous les citoyens du monde pour freiner la propagation du virus, reportant la rencontre de l'IF et l'EPFCL prévue en juillet 2020 à Buenos Aires, empêchant qu'elle puisse devenir ainsi un événement de notre école dans sa dimension internationale, alors que ce thème était justement en phase avec la subjectivité de l'époque.

Ainsi le corps, « ce compagnon de route », « cette machine à être », comme le décrit Pennac dans son *Journal d'un corps* ¹, lieu de tous les délices mais aussi de tous les tourments pulsionnels, est-il soudainement devenu potentiellement dangereux pour autrui. En s'isolant, il s'agissait alors d'obéir sans faillir à l'injonction de se protéger les uns des autres du risque mortel de contagiosité. Ces prescriptions sanitaires n'ont pas été sans conséquences sur la subjectivité, de chacun d'entre nous comme de celles de nos analystes. À la suite de Freud ², préconisant aux analystes de sortir de leur cabinet pour rencontrer des névrosés de guerre dans des instituts où ils étaient accueillis lors du conflit de 14-18, les analystes ont dû et su s'adapter à la subjectivité du contexte de la pandémie, pour maintenir leur offre et continuer à élaborer leur praxis. Les rencontres virtuelles sont venues remplacer non sans regret les rencontres en présence. Nous n'avons certainement pas encore fini de nous interroger sur ce que cette situation a pu changer réellement dans le traitement des corps, dans le lien virtuel à l'autre et dans l'expérience analytique, mais aussi dans celle de l'école elle-même.

Pour contribuer à ce débat d'actualité, les déléguées et élues du pôle 6 et du pôle 8, qui avaient préparé ensemble à Toulouse la rencontre internationale, ont souhaité proposer à votre lecture de brefs échos du travail des collègues devant intervenir lors de la table ronde sur « le traitement du corps dans l'expérience analytique ».

Dans leurs textes, Marie-José Latour, qui devait animer cette table ronde, et Aurélie Douirin, qui devait témoigner de sa clinique avec les enfants, questionnent de façon originale les effets imprévisibles de la mise à distance réelle des corps sur la pratique analytique et sur le statut « respectable » du corps. Sophie Rolland-Manas transmet les effets de la résonance de la parole sur son corps, avec les changements survenus lors de son expérience analytique, et combien son désir d'analyste dans son lien à l'école s'en est trouvé revivifié.

1.  D. Pennac, *Journal d'un corps*, Paris, Gallimard, 2012, p. 13.

2.  S. Freud, « Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, Puf, 1953, p. 131-141.

Marie-José Latour

Le statut respectable du corps

Dans cette période particulière du printemps 2020, c'est dans un carrel, grâce à la lecture vigilante de mes collègues ¹, que mon attention a été attirée par une formulation affirmative de Lacan sur le statut respectable du corps. Voici la phrase, complexe, d'où est extrait ce syntagme : « Ce nœud, qualifiable du borroméen, est intranchable sans dissoudre le mythe du sujet – du sujet non supposé, c'est-à-dire comme réel – qu'il ne rend pas plus divers que chaque corps signalable du parlêtre, lequel corps n'a de statut respectable, au sens commun du mot, que de ce nœud ². » Certainement quelque peu sous le coup de la suggestion métonymique maintes fois entendue ou lue nous invitant à « respecter les gestes barrières » censés contribuer à notre survie en nous maintenant éloignés de la Covid-19, je ne m'arrêterai ici que sur ledit statut respectable du corps.

Si l'on veut bien considérer le contexte de cette deuxième leçon du séminaire consacré à Joyce d'où est extrait ce point, nous ne pouvons guère ignorer que ce 9 décembre 1975 Lacan retrouve l'auditoire de son séminaire après un séjour de deux semaines aux États-Unis où il a tenu ses célèbres conférences dans les universités nord-américaines. Il s'est donc déplacé. S'il fallait rappeler que ce déplacement ne peut se réduire au plan géographique, la Covid-19 empêchant les voyages nous le confirme ! Le déplacement est un des premiers concepts avancés par Freud pour rendre compte de la structure. Ce concept a l'avantage de bousculer l'inertie engendrée par toute saisie conceptuelle.

Au moment où notre ère technologique nous permet d'être en lien avec nos voisins les plus lointains, nous ne pouvons qu'être sensibles à cette évocation du « statut respectable du corps » par celui qui vient de traverser l'océan Atlantique !

Freud et Lacan ont chacun fait état à plusieurs reprises de leurs déplacements et de leurs effets sur le corps. Freud en avait même extrait une conduite, si je puis me permettre, lorsqu'il faisait sienne la devise de la Hanse, « il est nécessaire de naviguer, il n'est pas nécessaire de vivre ³ ».

Lacan, lui, mettait en évidence « la naturalité de transit ⁴ » de l'humanité. Il ramenait ainsi à sa juste mesure autant le transfert que la transcendance : transitoire !

Ce « déconnage orienté », cette erre qui mériterait d'être épinglée du mot « transhumant », disait Lacan, ne promet aucun abordage. Et Lacan de conclure, « donc autant vaut la pérégrination sans fin ⁵ ». Cette pérégrination n'est pas seulement ce qui nous amène à déambuler mais surtout celle qui nous conduit à penser la pratique de la psychanalyse. Mais cela même ne peut se faire sans un corps. Lacan ne rejoignait-il pas Rimbaud dans « Les assis » revisité par Michel Audiard (« un intellectuel assis va moins loin qu'un con qui marche »), lorsqu'il soutenait que penser, c'est avec ses pieds qu'il le faisait ?

Dès le *Séminaire II*, Lacan rappelle que la vie ne songe qu'à se reposer le plus possible, elle ne songe qu'à mourir ⁶. Il y a donc la vie, l'impensable de la vie, et puis il y a le corps. Quoi qu'on fasse, le phénomène de la vie continue de nous échapper et le rapport au corps n'est chez aucun homme un rapport simple ⁷. Pas plus de biologie freudienne que lacanienne et pas davantage de *nœurologie* ! Lacan préférerait la topologie, cet abord envisageant l'espace autrement, amincissant à l'extrême les données de l'imaginaire ⁸. Sa trouvaille du nœud borroméen récupérait l'erre de Freud, disait-il à propos de sa façon d'aller. Ainsi indiquait-il une voie pour ne pas trop s'embrouiller avec le réel de notre destin de mortel, alors que la pensée est cet engluement dans l'imaginaire enraciné dans le corps, engluement qu'on peut avec une psychanalyse cerner, peut-être réduire, mais non éliminer.

Laissons le dernier mot à celui qui, de la dimension non optionnelle de notre mortalité, avait su faire la *motière* d'une formidable pièce de théâtre, *Le roi se meurt* ⁹. Dans cette ironique confidence que Ionesco fit à Claude Bonnefoy, ne lit-on pas la salutaire nécessité de distinguer le corps de la vie ? « J'avais fini par comprendre que l'on mourait parce que l'on avait eu une maladie, parce que l'on avait eu un accident, et qu'en faisant bien attention à ne pas être malade, en étant sage, en mettant son cache-nez, en prenant bien ses médicaments, en faisant attention aux voitures, on ne mourrait jamais ¹⁰. »

-
1. [↑](#) Langwedde, autour du séminaire XXIII, *Le Sinthome*, avec Giorgios Konstantinou, Maria Koukoumaki, Philippe Madet et Ioanna Viviski.
 2. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 37.
 3. [↑](#) S. Freud, « Actuelles sur la guerre et la mort », dans *Œuvres complètes*, tome XIII, Paris, Puf, 1988, p. 144.
 4. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXII, R.S.I.*, inédit, leçon du 8 avril.
 5. [↑](#) *Ibid.*
 6. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et la technique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1978, p 272.
 7. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.*, p. 148.
 8. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 51.
 9. [↑](#) E. Ionesco, *Le roi se meurt*, dans *Théâtre*, tome IV, Paris, Gallimard, 1966.
 10. [↑](#) Cité par J. Allouch, *Érotique du deuil au temps de la mort sèche*, Paris, EPEL, 1995, p. 349.

Aurélie Douirin

De la question de la présence réelle dans la psychanalyse avec les enfants

En ces occasions bien particulières, une invitation à l'écriture. Ce sera faire trace de ce qui cheminait pour moi avant l'annulation de cet après-midi de rencontre sur le traitement du corps dans l'expérience analytique. J'avais été conviée à parler plus précisément de la clinique avec les enfants.

Comme souvent pour débiter un travail, se proposer des lectures pour trouver un point de passage, une question. C'est par cet énoncé de Lacan dans *...Ou pire*, alors pour moi inconnu, que je débutais mes réflexions : « Parce que quand quelqu'un vient me voir dans mon cabinet pour la première fois et que je scande notre entrée dans l'affaire de quelques entretiens préliminaires, ce qui est important c'est ça, c'est la confrontation de corps. C'est justement parce que c'est de là que ça part, cette rencontre de corps, qu'à partir du moment où on entre dans le discours analytique, il n'en sera plus question ¹. »

Je me suis arrêtée à ces mots « confrontation de corps », « rencontre de corps », en interrogeant en quoi il n'en serait plus question une fois entré dans le discours analytique et ce que nous pourrions en dire dans la cure avec les enfants : qu'en est-il de cette confrontation des corps dans l'analyse des enfants ? Y a-t-il un temps où, de cette rencontre des corps, il ne serait plus question ? Pourquoi ne proposons-nous pas d'allonger les enfants sur le divan ?

Aussi, j'en étais à ces réflexions, sans savoir l'importance qu'elles auraient pour moi, à ce moment où la mise à distance de la rencontre des corps nous fut imposée, confrontés au réel du coronavirus.

Pouvais-je proposer la poursuite des séances à mes jeunes patients en nous passant de cette rencontre en présence ? Comment rendre compte d'une pratique avec les jeunes enfants par le biais de moyens virtuels ? Bien que j'aie soutenu une offre de parole auprès de mes patients adultes, ce ne

fut pas le cas avec les jeunes enfants, tant la nécessité d'une rencontre en présence réelle m'apparut évidente.

Le confinement est venu interroger pour nombre d'entre nous ce qui relève de la présence de l'analyste. Si celle-ci ne se réduit pas à sa présence physique, le déplacement au cabinet de l'analyste, son bureau, l'analyste dans sa corporéité me paraissent conditionner le dispositif permettant à une Autre scène de se construire, et particulièrement avec les jeunes enfants.

Faire avec les corps dans la consultation avec l'enfant s'expérimente autrement que dans la cure avec des adultes. Le corps de l'enfant, corps pulsionnel, prématuré, parlé, pétrit par *lalangue* et objet de l'Autre, corps qui acte la réalité fantasmatique à ciel ouvert, offre des séances portées par une dynamique entre motricité, pensée et langage. Le corps de l'analyste et son décor m'apparaissent souvent pris par les enfants comme supports « matériels » à la mise en jeu de la place de l'Autre, du transfert. Je pense à l'usage que font certains jeunes patients de mon propre corps, au travers de la proximité, du regard, du jeu. Encore, l'importance symbolique et physique du lieu, qui joue, par exemple, une fonction de séparation d'avec le corps parental. Dans le cas de Thibaud, des murs du bureau de l'analyste, qu'il aura fallu toucher et en faire le tour pour construire une limite corporelle lui assurant un rapport à l'autre plus apaisé. Cette invention aurait-elle pu être possible dans un autre lieu sans la présence des corps ?

Le cas de Martin, 5 ans, me semble un exemple presque paradigmatique de la nécessaire mise en jeu des corps, pour que du corps advienne dans l'analyse. En séance, Martin avait besoin de se déplacer partout dans le bureau, commentant, élogieusement, le moindre objet, ou encore mes tenues vestimentaires... Lors d'une séance, il se jette dans mes bras lançant un « je t'aime » exclamatif. Je n'ai pas rejeté ni rajouté à sa démonstration d'affection, en nous décollant et lui indiquant le fauteuil, je dis : « C'est important les câlins, peut-être pourrait-on en parler. » Il s'assit, et s'ensuit une mise en mot concernant les rapports entre son père et lui. Depuis, Martin ne semble plus avoir besoin de corps à corps avec moi et quelque chose s'est déplacé vers le discours permettant le déploiement d'une parole du sujet. Cette intervention, qui n'aurait pu avoir lieu sans les corps en présence, ne porte-t-elle pas une fonction de séparation, voire ne constitue-t-elle pas un acte d'énonciation du non-rapport sexuel, porté par le désir de l'analyste ?

Ce qui me vient alors, que j'aurais bien interrogé avec vous, c'est l'idée que nous aurions à nous appuyer justement sur cette confrontation des corps dans l'analyse avec les enfants, parce que si « c'est bien de là que

ça part », comme le souligne Lacan, avec les enfants c'est peut-être là où l'on en est, dans la chair, la chair de la naissance du sujet. Ça ne serait qu'à s'y confronter, à cette présence des corps, en s'avancant avec notre corps pourvu d'un désir avisé, que serait le désir de l'analyste, que peut opérer un effet analytique. « S'en passer, à condition de s'en servir » serait, entre autres, pourquoi je n'aurais pas pu rendre compte d'une pratique avec les enfants qui se passerait de la présence *en-corps*.

1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, leçon du 21 janvier 1972.

Sophie Rolland-Manas

Du vivant dans la passe... et après...

« Parfois je voudrais effacer tous mes vers
afin d'écrire un poème pour la première fois.
Tout ce qui fut écrit ne me donne pas
de sentir que j'en ai écrit un.
Il ne suffit pas non plus d'avoir vécu :
vivre commence toujours maintenant ¹. »

Un poème pour démarrer, comme résonance avec ce qui peut faire mouvement et ouverture par l'incidence des mots sur le corps dans la fin de l'analyse et dans la passe. C'est aussi, parfois, ce qui permet singulièrement de continuer à tracer le chemin du désir de psychanalyse en même temps que celui de « vivre la vie ».

C'est dans ce fil que mon propos veut tendre. Ainsi, une question se pose, à partir de l'expérience, lorsque la langue et le corps se rencontrent, que se passe-t-il ? Et vers où ça peut ouvrir ?

« C'est à partir du moment où l'on saisit ce qu'il y a de plus vivant ou de plus mort dans le langage, à savoir la lettre, c'est uniquement à partir de là que nous avons accès au Réel. » Cet énoncé de Lacan en 1974, dans « La troisième ² », fait lien avec ce qui peut se tracer du travail à la fin d'une cure orientée par le réel. « Une transmutation du signifiant à la lettre ³ », dit-il aussi quelques années plus tôt. Ce que j'entends comme étant un autre usage du signifiant dans le cours de l'expérience, au-delà du sens des mots, du déchiffrage, et qui ouvre plutôt du côté de la résonance de la parole dans le corps. Événement de corps dirons-nous qui est événement d'un dire, l'acte d'un dire, et qui fait la marque singulière du sujet dans son rapport à la langue. C'est par là qu'il est possible d'en venir au terme de la cure. En saisir un bout de réel intraitable pris dans les signifiants, le sens et dans la langue jusqu'à « lalangue » et le corps au joint de la vie et de la mort. Point de butée sur *l'ek-sistence*. Un entraperçu d'un bout de réel intraduisible, d'un reste incurable de jouissance par un point de rencontre entre *lalangue* et le symptôme.

De mon expérience et de ce dont j'ai pu déjà en témoigner, il y a un moment d'événement de corps qui se produit non pas dans la cure, ni hors cure, mais un an après la fin de l'analyse. À la sortie du visionnage d'un film traitant du virus du sida, je reste saisie par trois lettres H.I.V. qui à être sonorisées deviennent « Ah, (j')vais ». C'est par l'éclat de ce dire lié au désir qu'il est possible de s'offrir à la passe et d'y aller « avec ses tripes ⁴ », pour emprunter le terme à Lydie Grandet. Instant fugace de la rencontre des mots avec le corps qui a produit un mouvement et a opéré le renversement d'une écriture imprégnée de mort pour la rendre vivante. Événement de corps qui a fait acte en y engageant un dire et qui signe un changement de position.

De ce moment puis du travail de passe et jusqu'à la nomination, l'exercice de la fonction d'analyste de l'École fait son chemin avec ce qui du vivant s'est rencontré en fin de cure et dans la passe. Un affect de tristesse enfoui depuis l'enfance qui ne résonne plus avec le poids du sens, laissant ainsi place à un allant, un enthousiasme qui fait ouverture sur le travail d'élaboration à poursuivre. Le signifiant libéré du sens, s'opère une transmutation de l'affect de tristesse vers celui du gay sçavoir, qui consiste, comme le dit Lacan, à « non pas comprendre, piquer dans le sens, mais le raser d'aussi près qu'il se peut ⁵ [...] ».

C'est aussi avec ce changement de position que la pratique opère. Je crois pouvoir dire que cela oriente vers une pratique de l'interprétation plus « vivante ». C'est par l'effet de ce que sa propre analyse a permis de dégager, à rebours du sens, que peuvent s'entendre et se faire entendre quelques résonances, des éclats de *lalangue* pour s'approcher toujours un peu plus de l'événement d'un dire. En tout cas y laisser la place possible.

Effets d'enthousiasme, et aussi effets de poésie issus de l'expérience. Pour ma part, c'est ce qui s'est avéré et qui s'est noué comme nouveau savoir et qui modifie désormais le rapport à la vie et à la psychanalyse.

Tentons de cheminer avec ce qui peut faire rencontre entre poésie et psychanalyse, entre une expérience de parole et une expérience d'écriture.

Dans le poème, n'y a-t-il pas ce travail de creusement des mots, qui fait son accointance avec le trajet d'une cure analytique ?

Creuser, raviner, trouer le langage jusqu'au reste de jouissance inéliminable et enfin aborder du côté de « l'inconscient-*lalangue* propre à chacun, qui est toujours pour un seul, un seul corps, celui qui supporte un seul sujet ⁶ », comme l'écrit Colette Soler.

En effet, dans le parcours analytique, le chemin est émaillé de solitude pour aller jusqu'aux confins de l'expérience, jusqu'à l'indicible, et y












retrouver un point de coïncidence avec *lalangue*. Et là, pour le dire avec Michel Bousseyroux, « se reconnaître dans ce qui, [...], s'écrit des effets de *lalangue*, de ses équivoques, qui font résonance de jouissance dans le corps parlant ⁷ [...] ».

N'y a-t-il pas dans la cure et hors cure des moments cruciaux où une forme poétique apparaît, surgit comme un éclair, que ce soit dans la carence même du langage ou du pouvoir des mots ? Roberto Juarroz en a écrit quelque chose. « Chaque poème a quelque chose de l'éclair. Je ne dirai pas que le poème "est" un éclair, mais qu'il y a en lui un éclair. Tel est le point de départ [...] et le poème s'organise autour de cet éclair, cette petite illumination initiale ⁸. » Ces moments cruciaux, je dirai qu'ils se produisent par la rencontre des mots avec le corps. Ainsi, ne peut-on pas dire que les franchissements qui s'opèrent dans une cure et hors cure, par des éclairs furtifs, relèvent de la fonction poétique du langage, d'une prise de *lalangue* sur le corps ?

D'une autre manière, Federico García Lorca nous donne témoignage de l'acte de création poétique avec son *duende*, un autre nom de l'intraduisible. Le poète indique où et quand cet événement peut apparaître : « Tous les arts sont adroits à générer du *duende*, mais c'est dans la danse et dans la poésie parlée où il retrouve son champ car elles demandent un corps vivant qui les interprète. [...] Le *duende* crée une nouvelle merveille, du nouveau ⁹. » « Ce n'est pas une question de faculté mais de véritable style vivant. De création en acte ¹⁰. » Et à côté du poète, j'ajouterai, de savoir y faire nouveau avec *lalangue*.

Terminons avec Lacan, et avec cet énoncé qu'il prononce dans son séminaire en 1977 : « Le sens ça tamponne mais à l'aide de ce qu'on appelle l'écriture poétique, vous pouvez avoir la dimension de ce que pourrait être l'interprétation analytique ¹¹. »

Mots-clés : corps, lalangue, événement, poésie, passe.

-
1.  R. Juarroz, *Treizième poésie verticale*, édition bilingue, traduction de R. Munier, Paris, Ibériques, 1993, p. 65.
 2.  J. Lacan, « La troisième », *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, Paris, 1975, p. 177-203.
 3.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 26.
 4.  L. Grandet, « L'embarras du dire », *Mensuel*, n° 117, EPPFCL, octobre 2017, p. 24.
 5.  J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 526.
 6.  C. Soler, *Retour sur la « fonction de la parole »*, Paris, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, 2019, p. 174.
 7.  M. Bousseyroux, « Tu es cela », *Sinthome, poème et identité*, Paris, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, 2019, p. 12.
 8.  R. Juarroz, *Fidélité à l'éclair*, traduit de l'argentin par J. Ancet, Paris, Lettres vives, 2001, p. 13.
 9.  F. García Lorca, *Jeu et théorie du duende*, Paris, L'Arche, 2007, p. 118-119.
 10.  *Ibid.*, p. 112.
 11.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIV, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, inédit, leçon du 19 avril 1977.

BRÈVE

David Bernard

Lacan et la honte, De la honte à l'hontologie *

Par François Terral

C'est une deuxième édition augmentée que proposent, avec ce livre de David Bernard, les Éditions Nouvelles du Champ lacanien. Occasion, à ne pas rater, de découvrir ce texte particulièrement intéressant. C'est que le sujet traité, explicite dans le titre de l'ouvrage, permet une plongée au cœur de l'humain et de sa condition de parlant, et un abord des logiques de la structure qu'on ne soupçonne pas.

En faisant résonner le signifiant honte avec celui d'ontologie, Lacan en 1970 nous indiquait le lien fondamental pour la psychanalyse qu'il nous revient de construire. Une seule mais dense leçon de son séminaire *L'Envers de la psychanalyse* y pourvoira, pour l'essentiel. Ce qui s'y élabore dépasse largement le rapport du sujet à l'affect de honte dès lors qu'il s'appréhende dans ses attaches imaginaires, voire fantasmatiques. En s'ouvrant sur la *honte de vivre* comme dimension propre à penser une *hontologie*, c'est d'une perspective tout autre qu'il s'agit. Lacan n'hésita pas à la sanctionner d'un « c'est ça que découvre la psychanalyse ¹ » ! C'est dire l'étendue des questions abordées.

C'est cette densité théorique que David Bernard s'attache à analyser et à éclairer, distillant, à l'occasion d'amples développements, toute la pertinence de la thèse de Lacan, notamment en construisant le rapport à la honte non comme un affect psychologique, nous dit-il, mais comme un affect éthique, indice d'un rapport du sujet au réel ². Chacun pourra lire, ou relire, ce travail approfondi, aux articulations souvent inédites sur la psychanalyse et les apports lacaniens qui permettent au lecteur d'en résoudre bien des complexités, et d'éclairer nombre de questions essentielles de notre modernité.

À ce sujet, soulignons l'ajout d'une importante partie intitulée « La honte et le numérique ». Sans avoir à fonder ce qui l'était déjà pleinement, elle fait faire à l'élaboration produite un pas de plus, venant y articuler notamment la prise en compte des possibles usages quotidiens d'Internet,

sources sinon de jouissance, plus certainement de ratages – soit de manque-à-jour, disait Lacan. « Au-delà de la signification qu'il prend à présent sur nos écrans, le numérique doit être entendu dans l'enseignement de Lacan comme l'opérateur d'un changement de discours ³. » C'est le passage au discours scientifico-capitaliste qui est ici en cause, et l'auteur montre qu'il rend possible comme une abolition de la honte dans sa dimension *honto-logique*, soit finalement du rapport de responsabilité à soi-même, non comme individu infatué, sûr et maître de son destin, mais comme parlant qui sait devoir se confronter au réel et à la jouissance – ne serait-ce que parce que, justement, sa honte de vivre et la lâcheté morale qui l'accompagne finissent par faire symptôme pour lui. De cet effacement de la honte, au fil de ces pages, qui sont aussi d'une grande portée clinique, David Bernard nous permet de peser les lourdes conséquences éthiques et pratiques. Que son propos s'étaye aussi des auteurs de la philosophie, de la littérature, de l'histoire et de l'art, dit encore l'intérêt et le plaisir qu'on trouvera à le lire.

*[↑] David Bernard, *Lacan et la honte, De la honte à l'hontologie*, Paris, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, collection « Études », 2019.

1.[↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 211.

2.[↑] D. Bernard, *Lacan et la honte, De la honte à l'hontologie, op. cit.*, p. 236.

3.[↑] *Ibid.*, p. 204.

Les Éditions Nouvelles du Champ lacanien
de l'EPFCL-France proposent aux lecteurs du *Mensuel*
de rédiger une brève (une demi-page maximum)
sur un point qui a retenu leur attention
dans un de leurs livres et qui sera mise en ligne
sur le site des Éditions Nouvelles :
<https://editionsnouvelleschamplacanian.com>
et la page Facebook
Merci d'adresser vos contributions à :
contact@editionsnouvelleschamplacanian.com

Bulletin d'abonnement

au *Mensuel*, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je m'abonne à la version papier : 80 €

Par chèque à l'ordre de : Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Rappel : la cotisation à l'EPFCL ou l'inscription à un collège clinique inclut l'abonnement à la **version numérique** du *Mensuel*.

Vente des *Mensuels* papier à l'unité

Du n° 4 au n° 50, à l'unité : 1 €

Du n° 51 au n° 83, et à partir du n° 95, à l'unité : 7 €

Prix spécial pour 5 numéros : 25 €

Numéros spéciaux : 8 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

n° 114 - Des autistes, des institutions, des psychanalystes et quelques autres...

Frais de port en sus :

1 exemplaire : 2,50 € – 2 ou 3 exemplaires : 3,50 € – 4 ou 5 exemplaires : 4,50 €

Au-delà, consulter le secrétariat au 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118, rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France :
www.champlacanianfrance.net